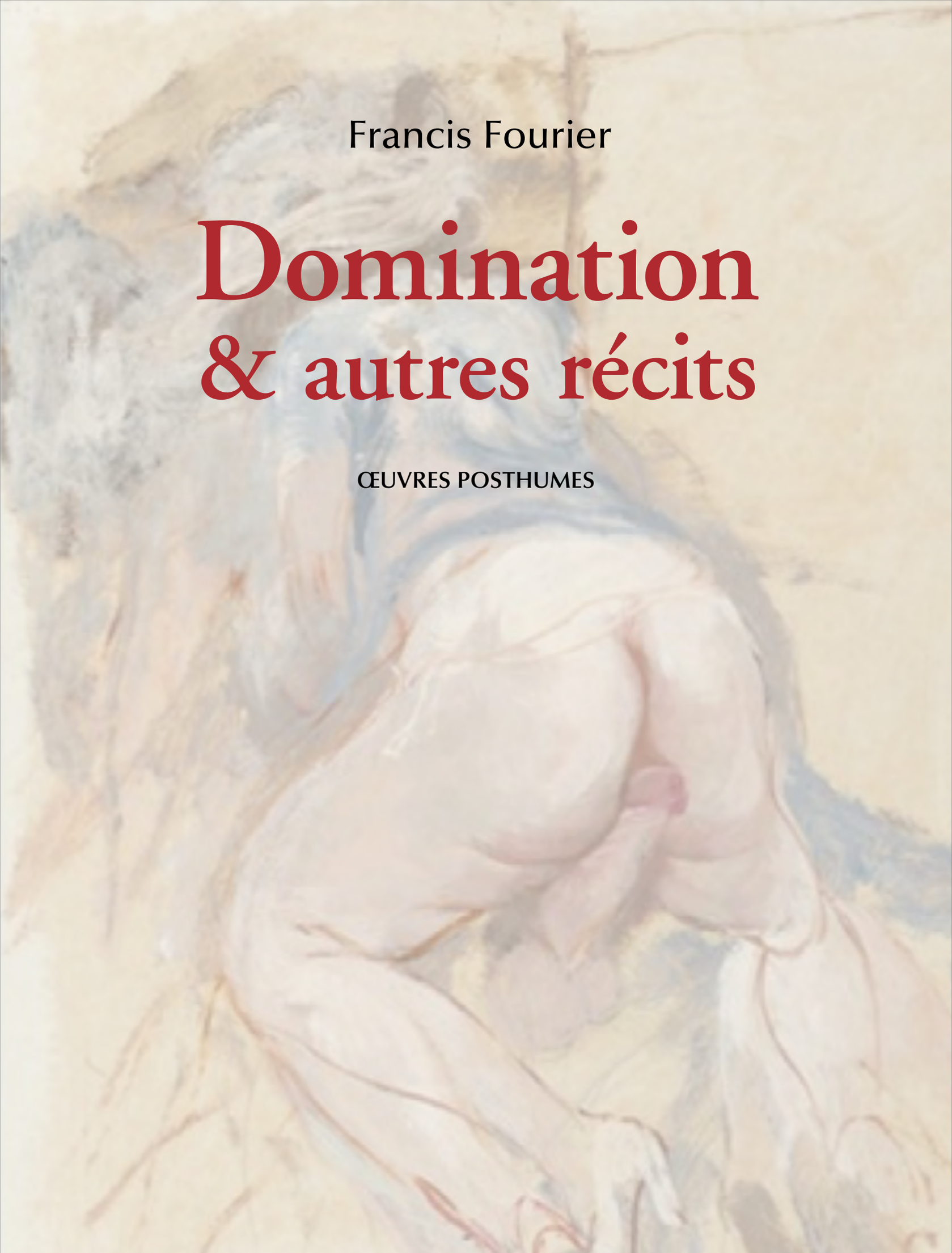

Francis Fourier

Domination & autres récits

ŒUVRES POSTHUMES

George Grosz (1893-1959), *Amants* (1939).

Il a eu soif… et elle l'a abreuvé.

NOTE DE L'ÉDITEUR

NOUS AVONS EU la douleur de perdre à la fois un ami et l'un des plus talentueux auteurs de la collection « Nuits d'ivresse » au cours de la nuit du 7 au 8 janvier 2010. Francis Fourier, qui aurait eu cinquante-deux ans le 24 février, est mort dans la fleur de l'âge, en pleine possession de son métier. Il nous avait donné un roman et de nombreux récits, et nous espérions plusieurs autres ouvrages au cours des prochaines années. Il aura emporté avec lui les succulentes et folles histoires érotiques qu'il tirait de son expérience de vie et dont il nous gavait, tout en salivant lui-même.

Heureusement pour lui, dans les heures qui précédèrent son apoplexie foudroyante, il avait bénéficié une dernière fois de l'une des longues et intenses fellations que lui prodiguait fréquemment sa compagne et qui le rendait toujours si heureux – comme elle nous le racontait, malgré ses pleurs.

Cette séductrice née, dont les amours multiples servaient de trames aux récits de son homme, est désormais sans emploi, si une chose semblable peut se dire au sujet d'une muse.

Notre ami menait simultanément plusieurs projets d'écriture. Il allait de l'un à l'autre au rythme de son inspiration. Il a donc laissé de multiple textes inachevés, trames de récits, canevas, paragraphes bien sentis mais isolés, phrases inachevées... Nous avons rassemblé les pièces qui nous semblaient les plus abouties et nous vous les présentons sans les retoucher. Le tout en guise d'hommage à celui dont les mots nous ont si souvent menés à l'orgasme.

L'ouvrage comprend : *Domination* (Le premier jour, « Domination », Jour deuxième, « Maîtresse », « Un autre jour », « La Semaine de cinq jours », « Un jour de pluie ») ; *Autres récits* (« Enfance de l'art », « Les Sept Jours de la semaine ») ; *Amorces, miettes... Textes courts.*

Domination

À une femme fabuleuse dont je me fais la proie,
griffon jaillissant d'où l'eau coule admirablement.

LE PREMIER JOUR

QUAND J'ARRIVERAI chez toi, la porte sera déverrouillée et j'entrerai sans sonner. Je ne peux pas te dire quelle heure il sera, mais je ne tolérerai pas que tu ne sois pas, comme je le veux, à m'attendre, dans ton bureau, assis sur le strapontin à la base de la colonne, la queue nue et les jambes libres. Je veux voir ta queue comme je l'ai laissée la dernière fois que je l'ai sucée et que je l'ai fait couler dans ma bouche. Cette fois là, je l'avais gardée au chaud jusqu'à ce qu'elle soit à demie dure et l'avais ensuite laissée s'affaisser entre tes jambes ouvertes. Je me souviens d'être restée longtemps à la contempler, examinant ses soubresauts et l'écoulement d'une dernière goutte sur le siège.

Je compte bien retrouver ta queue comme avant. Pour satisfaire les idées que je me suis faites pendant cette période cruelle où nos corps ont été séparés, je compte aussi sur ta disponibilité. Je n'ai pas vue ni touché ta verge depuis si longtemps ! J'exige qu'elle m'appartienne ; si je te l'ordonne, tu ne peux pas me la refuser. Chaude, vivante, je la verrai et je la prendrai comme mon jouet personnel, mon amusement privé et intime. Comme avant, je pourrai la contempler, la chatouiller, la masturber, la faire bander, la voir tremblante et mouvante dans mes mains, la sucer, quelquefois la torturer, l'empêchant de jouir temporairement – avant de la faire gicler. Je m'amuserai avec elle et tu me laisseras faire, car c'est ce que je veux. Je m'en gaverai les yeux, et plus... Tu en seras heureux, car tu me connais, car tu connais ma gourmandise et tu y consens.

Avant toute chose, j'entre chez toi. Je passe la pièce où tu te trouves. Je me déshabille dans une chambre, je sors de mon sac une laize de coton que j'avais apporté de chez moi, je saisis la poignée du banc d'exercice qui se trouve là et je le traîne jusque dans ton bureau. Je suis nue et ton sexe est bandé. Je m'accroupis devant toi, entre tes jambes, et je l'examine. Sa tige droite et son gland bien proportionné m'ont toujours plu... Je te regarde – tu n'as pas le droit de parler – mais tes yeux me disent que tu vois déjà ta verge au milieu de mes joues, se vautrant sur ma langue... Je me relève. J'ai vu que ta queue était toujours la queue de mon désir.

Je t'indique le banc et je t'ordonne de t'y coucher sur le dos. Avec la bande de coton, j'attache tes mains. Tes jambes sont de chaque côté du plateau recouvert de cuir et tes pieds, au sol. Ainsi offert, tu es très appétissant. Quand j'étais seule à te prendre, je ne t'ai jamais pris comme ça, auparavant, mais l'abstinence m'a amené à fabuler, à scénariser. Quand je pense que je vais engouffrer cette belle queue, j'en bave d'envie.

En attendant, je vais te montrer mon sexe, en gros plans, juste au-dessus de ton visage. Mes cuisses écartées t'offre une vue panoramique. Tu vois tout, aussi bien à l'intérieur de ma vulve, que le gonflement des chairs a ouverte, que mon petit trou, que mes fesses bien dégagées... pour toi, un paysage de rêve à la portée de tes lèvres et de ta langue. Je m'approche de ta bouche, aussi près que possible, mais tu ne dois pas agir. Je te l'ai interdit. Je me caresse le plus sensuellement que je le peux pour me faire les plus terribles sensations ; je fais des bruits de bouche qui te tente, qui te provoque autant que la vue de mon sexe et que son odeur de vanille t'affole. Tu vois mes doigts à l'endroit où tu aimerais voir bouger ta langue. Tu ne dois pas me toucher, mais tu dois la sortir, ta langue. Tu dois me la montrer en faisant le geste de me lécher. Mieux que ça ! ouvre ta bouche davantage ! pointe ta langue en avant ! bon ! Pendant que, sous ton regard supplicié, je plonge et replonge deux doigts dégoulinant de cyprine dans mon sexe et que je les ressort en frôlant mon clitoris, je me demande si je vais t'en consentir quelques gouttes. Tu sais comme je mouille ; je pourrais te désaltérer. Je suis déjà très excitée ; ton désir empêché me rend folle de plaisir. D'une main j'ouvre mon sexe pour que tu vois mieux le mouvement de mes doigts luisants ; je les sors de là une dernière fois avant de les mettre dans ta bouche. « Suces, suces bien... », et je pousse mes doigts si loin que je risque de t'étouffer.

Je me déplace au-dessus de ta verge bien raide. Je suis debout, une jambe de chaque côté de tes jambes et du banc où tu es étendu. Je poursuis ma masturbation. Je te dis : « Regarde, je jouis déjà ; écoute... » et, pendant que tu soulèves ta tête, j'ai un petit orgasme qui m'amène à un plateau. Rien n'est consommé, loin de là. Le plaisir monte toujours en moi alors que je m'accroupis pour placer ma vulve à proximité de ta queue, à la verticale, et que je la mouille d'un petit jet qui dégouline ensuite sur tes couilles. Oh ! Comme je suis excitée !

Il est temps que mon sexe embrasse le tien. Ils se touchent et tu grognes. Tu souffres du temps que j'ai pris avant de provoquer ce baiser. Je prends ta queue jusqu'au bout, plusieurs fois ; je m'assois dessus et je la sens aller vraiment jusqu'au fond. En ressortant, au cours de l'un de ces allers et retours, je jouis encore. Mon sexe parle tout en bavant sur ta queue. Un autre jet pour te brûler. Je prend ta verge dans une main ; je la serre et ton gland rougit et durcit encore plus. Je le frotte sur mon clitoris. Je l'utilise au rythme qui me convient, celui qui me donne le plus de sensations, mais je sens que c'est très bon pour toi aussi. Je fais des mouvements courts et rapides qui arrivent à simuler un vibrateur. Je nous masturbe tous les deux. Un moment, ton gland apaise mon clitoris en feu ; quelques instants de plus et le brasier reprend de plus belle.

Au point où nous en sommes, j'envahirai aussi tes oreilles avec ma musique sexuée. Je fais encore des pressions de haut en bas sur ta verge bandée, aussi dure que l'image qui te passera par la tête. Je la presse sur ton ventre et j'y frotte mon sexe mouillé sur toute sa longueur. Quelques mouvements encore avant de m'arrêter sur tes bourses chaudes ; je réussis encore à t'humecter. Je me penche et j'étire un bras pour détacher tes mains. J'avais prévu une boucle qui se défait d'un seul mouvement. Je t'ordonne de te masturber. « Regarde-moi et fais-toi couler », voilà ce que je te dis. Tu entreprends ton sexe avec enthousiasme et, en même temps, avec douleur, à cause du retard pris sur le plaisir. D'une main tu enveloppes tes couilles et tend ta queue, de l'autre tu couvres le gland et tu lui fais la grande scène, avant de jouir, bientôt. Tu me regardes me masturber en finale ; je te regarde et ça me fait chavirer. Pendant que je me déhanche et que je crie, que la jouissance coule de mon sexe, toi, tu éjacules avec moi.

JOUR DEUXIÈME

« MAÎTRESSE »

Maîtresse vérifie une dernière fois les intentions de l'homme. Elle récapitule : « Nous en avons parlé pendant le repas... J'espère que tu n'as pas changé d'avis, que tu es toujours disposé à ce que j'use de toi avec excès, de la manière prévue, pour notre plaisir commun.

— Oui, oui, répond-il.

— Si tu es d'accord, tu dois me répondre ‹ Oui, Maîtresse ›, sinon, c'est comme si je n'avais rien entendu. Alors, es-tu d'accord pour que je te prenne comme je te l'ai expliqué ?

— Oui, Maîtresse.

— C'est bien. Dès maintenant, tu fais exactement ce que je te dis de faire, rien de plus, rien de moins.

— Oui, Maîtresse. »

Toutes les conditions sont réunies pour que je profite bien de son cul, pense Maîtresse. Son fort désir m'ouvre des portes. Je ne serai plus obligée de lui faire des petites enculations à la sauvette, du bout d'un doigt, avant qu'il jouisse. J'aurai une vue sur son cul et du temps pour le regarder, le manipuler et le pénétrer. Je vais pouvoir exercer mes connaissances en ce domaine et, en prenant mon temps, provoquer chez lui une belle montée de plaisir. Moi, j'ai une envie folle de le faire jouir « du cul » et je sais que lui en rêve. Cela fait des mois qu'il m'en parle à demi mot ou, même, plus ouvertement, mais nous ne pouvions pas nous toucher, nous n'avions que peu de moyens... Maintenant, il est à moi.

« Voilà ce que tu vas faire, commence-t-elle ; tu vas d'abord te déshabiller ; nu comme un ver, tu m'appartiendras davantage et tu me seras plus soumis. Ensuite, tu vas tourner la table qui est vis-à-vis de la fenêtre pour la placer dans le sens de la longueur ; tu prendras la couette, celle dans l'armoire bleue, pour la déposer sur la table en double épaisseur, car je pense à ton confort. Quand tu auras terminé, tu m'attendras, debout près de la fenêtre, en pleine lumière. Pendant ce temps-là, je vais me servir un verre de vin frais et me préparer – mentalement, dirais-je – à profiter de ta soumission et, mon beau mâle, à t'enculer ! »

Maîtresse revient dans la pièce les mains pleines. Elle dépose son verre sur la commode et glisse un objet dans le premier tiroir ; elle place le contenant de crème lubrifiante sur la table. Elle a changée de tenue et apparaît aux yeux de l'homme plus attirante, plus inaccessible. Elle porte un vêtement très ajusté, partiellement transparent, qui laisse paraître le principal : ses mamelons souverains. Elle a caché son sexe sous une délicate culotte blanche, sans motif, dont le tissu, cela se voit au milieu, est déjà mouillé. La despote aux jambes nues chausse de courtes bottes faites, à n'en pas douter, pour troubler les esprits.

« Approche, je vais t'inspecter, dit-elle, sûre d'elle même. J'espère que tu es bien propre. » Elle s'amuse : « Ta bouche est-elle fraîche ? Soulèves tes bras un peu... Tu as bien épilé ta poitrine, et ton ventre et ton sexe et tes couilles... Tu fais des progrès à ce que je constate. Tourne-toi que je regarde tes fesses... » Pleine d'entrain, elle ouvre les fesses de l'homme et regarde attentivement au milieu. « Bon, c'est plein de charme. Tu n'as plus qu'à monter sur la table et à t'installer de manière convaincante... je veux dire de manière à me convaincre de ton obsession. »

Pour s'exposer correctement aux regards de Maîtresse et lui permettre de poser les gestes qui lui procureront un maximum de sensations, le derrière de l'homme doit être le plus haut possible, les cuisses les plus largement ouvertes et la tête appuyée sur la table. Une courbe très féminine se dessine alors du haut de ses hanches à la base de son cou. L'homme doit offrir son cul sans restriction et ainsi faire valoir qu'il sait ce qu'il veut.

Maîtresse prend une gorgée de vin et regarde la scène. Le corps en général et la queue en particulier, avec les bourses, sont attirées par la gravité terrestre. L'homme n'est pas bandé, mais le poids de ses organes impressionne. Si l'homme était bandé, sa verge ne serait pas plus grosse, mais elle serait plus raide et plus lourde. Maîtresse vide son verre d'un trait et garde le vin dans sa bouche. Les joues gonflées de liquide, elle va se placer juste en face de l'anus, la bouche à un centimètre de l'ouverture annelée. Elle est heureuse de constater, malgré la finesse de son odorat, que ce cul-là l'attire. Le vin gicle entre ses dents, au milieu de la chair tendue, dans la raie. Le vin coule du trou fermé vers une partie des fesses, vers les couilles et le long des cuisses. Maîtresse aime l'endroit et lèche consciencieusement l'anus de l'homme.

La disposition de l'homme sur la table lui permet de voir ce qui se passe sur le trottoir et dans la rue, à la condition de garder les yeux ouverts, comme Maîtresse le lui a ordonné. Pendant qu'elle va fouiller son cul doré, il doit demeurer attentif et sa bouche doit annoncer tout ce qu'il voit de vivant.

Maîtresse prend une part de l'onctueuse matière à lubrifier et en enduit l'anus de l'homme et l'espace autour de l'orifice. Rapidement, la température monte et les muqueuses s'assouplissent ; la pâte devient translucide et se liquéfie ; une huile épaisse coule et rejoint les bourses. Au centre du sphincter, qui le laisse passer comme de l'eau, elle pousse son auriculaire doucement et d'un seul trait. Après quelques mouvements pour encourager l'homme, elle retire le doigt pour le remplacer par son majeur. Il est plus gros, mais il ne va pas plus loin, en étant empêché par les autres doigts de la main. Il n'y a pas d'autres obstacles ; les parois sont bien huilées et très glissantes. L'homme n'a pas le choix et il montre sa satisfaction en grognant. Aux bruits qu'il fait, il ajoute : « Chat ».

Dans la fenêtre, Minette, une chatte du voisinage, à la belle fourrure blanche, rousse et grise, qui vient souvent lui rendre visite pendant ses tournées quotidiennes, s'installe sur l'appui. Elle ramasse ses pattes sous son corps, regarde au travers de la fenêtre et miaule ; sa petite gueule ouverte suit le mouvement de la bouche de l'homme qui, lui, apprécie les mouvements circulaires que le majeur de Maîtresse continue de prodiguer aux parois de son rectum. Minette attend sûrement qu'il vienne lui gratouiller la tête, comme il le fait souvent... Le voit-elle ? Voit-elle la bouche de l'homme exprimer l'intense satisfaction que lui procure les doigts de Maîtresse. La chatte saute sur le balcon et s'en va, déçue. Lui pardonnera-t-elle son indifférence ?

Maîtresse remplace son majeur par son pouce, plus large et plus efficace à ouvrir le cul amoureux de l'homme ; la sortie des doigts est particulièrement agréable ; que n'a-t-elle pas mille mains dans mon corps, pour les retirer à la chaîne, rêve-t-il, pendant qu'avec son pouce elle exerce de fortes pressions dès l'entrée. L'idée, s'il en est une, n'est pas tellement de pénétrer loin que de masser à l'intérieur, les chairs les plus immédiates.

L'homme annonce : « Fem--mes », au moment où, des ongles de son autre main, Maîtresse frôle ses couilles et sa queue pendantes. Deux voisines, avec qui l'homme parle régulièrement, s'arrêtent devant sa fenêtre et entreprennent une conversation. « N'aimerais-tu pas que ces femmes te voient dans l'état qui est le tien ? », demande-t-elle. « Non, Maîtresse, non, s'il-te-plaît. » « Je vais les inviter à venir te saluer... », réplique-t-elle, pour s'amuser. Je suis sûre que, si elle te regardais, tu éjaculerais sur le champ... pour leur faire plaisir.

Maîtresse ne bouge pas.

Maîtresse utilise maintenant ses deux mains ; la rose des vents fait la connaissance de l'index, pas le plus long mais le plus agile des doigts, qui sait fouiller et trouver les zones les plus sensibles ; de l'autre main, elle entreprend de masturber méthodiquement la verge raide et d'harmoniser son mouvement, tout au long de la hampe, avec les rentrées et les sorties de son index. La position de l'homme sur la table donne à penser que Maîtresse est en train de le traire pour qu'il rende sa crème. Cette idée l'alerte ; elle ne veut pas perdre, dans la couette, ce qu'elle cherche à extraire. Sans lâcher le sexe ni le cul, la manipulatrice exige qu'il se retourne lentement, sans brusquerie, qu'il laisse à ses muscles le temps de s'adapter. Elle ne veut pas lâcher sa prise. Son index doit demeurer où il se trouve. Il tourne dans le sens inverse du mouvement de l'homme qui se déplace, d'abord sur le côté, produisant dans la petite ouverture des frottements intenses. Tous ces mouvements d'introduction et de retraits et de massage et de changement de position, avant et pendant son déplacement, arrachent à l'homme de faibles mais constants râles, une curieuse mélopée. Le dos de l'homme le fait souffrir et la douleur se mêle au plaisir évident qu'il trouve dans le mouvement constant, quoique ralenti, de la main de Maîtresse sur sa queue.

Quand il se trouve enfin sur le dos, il laisse échapper un cri vrai de douleur au moment où son corps s'affaisse, passant de la courbe la plus extrême – pour une anatomie d'homme – au plan le plus plat de la table. Seule la main constante de Maîtresse l'apaise peu à peu. Petit à petit, le plaisir remonte dans son ventre et dans ses hanches ; la main et l'index ont repris leur rythme assuré ; jusqu'au bout, rien ne les arrêtera. L'homme respire intensément, la bouche ouverte, il se libère de tensions superflus pour consacrer toute son énergie à l'orgasme qui monte. Les yeux fermés, comme s'il avait les yeux bandés, il se concentre, cherche à imaginer les mouvements de Maîtresse pour en tirer, à chaque instant, le meilleur parti.

L'homme a un choc quand Maîtresse fait une pause ; elle retire progressivement son index fatigué de son cul lustré et radieux, et lâche sa queue après un mouvement lent sur toute la longueur, jusqu'aux bourses. Elle prend deux secondes pour s'essuyer les mains en se rendant à la commode ; dans le tiroir du haut, elle saisit l'énorme bouchon anal caché un peu plus tôt. Ses mains expertes et rapides l'enduisent et l'insèrent non moins expertement dans l'espace prévu pour lui. À la base du bouchon, un renflement tout en arrondi augmente les pressions que les doigts de Maîtresse exerçaient auparavant ; la texture douce de l'élastomère est un délice pour l'anus, qui devient un lieu de plénitude, où les muscles du sphincter se serrent et se desserrent tout autour.

Les sons informels que l'homme laisse filer sont des indicateurs pour Maîtresse, qui utilise désormais ses deux mains sur la verge gonflée. Avant qu'elle ne gicle, elle lui ordonne d'y arriver, de jouir en criant, en grognant, en chantant et, s'il le peut, en l'imitant... Alors, le plaisir fait mille allers et retours, traversant son corps des pieds à la tête. Maîtresse joint les gestes aux paroles et tire de la queue tout ce qu'elle peut en tirer d'une seule main. Tout va très vite, mais tout doit aller le plus lentement possible pour prolonger les délicieuses souffrances qu'elle inflige.

« Maîtresse joint les gestes aux paroles et tire de la queue tout ce qu'elle peut en tirer d'une seule main. »

Sa main libre tire et pousse le bouchon ; chaque retrait arrache des cris de plaisir. Pour les accompagner et satisfaire simultanément un autre besoin de l'homme, elle prononce des phrases – qu'elle ne peut pas répéter – où il est question de la profondeur de son cul, de la grosseur de sa queue et de la blancheur de son foutre. Dans la tourmente, quand le sperme cesse de jaillir et de dessiner sur le ventre de l'homme des coulées brûlantes, la dominatrice amoureuse retire, d'un seul mouvement, le bouchon sublime et lui arrache un autre cri. Tout en geignant, tout en miaulant comme sa Minette, l'homme a toujours mal à l'amour de Maîtresse. Cette dernière lui ordonne de ne pas bouger ; rien n'est terminé. Après s'être lavée les mains, elle revient avec une serviette humide et chaude ; elle entoure la queue et les bourses suppliciées, puis elle replie les extrémités du linge et les glisse entre les fesses. Elle regarde l'homme, dont les bruits de bouche diminuent : il semble encore capable de respirer. « Tu as la bouche sèche, la langue râpeuse, je le vois bien... », dit-elle. Elle boit à même la bouteille d'eau qu'elle a rapporté de la cuisine. Ensuite, avec une petite cuillère, elle rassemble de son mieux les coulées de semence – qui n'ont déjà plus leur couleur blanchâtre ni leur belle texture crémeuse. Elle soulève la tête de l'homme ; elle lui ordonne d'ouvrir la bouche ; elle veut voir sa langue ; elle renverse la cuillerée sur les papilles ; elle recommence trois ou quatre fois ; elle dépose les dernières gouttes sur les lèvres enflées de l'homme et les étends avec ses doigts. Maîtresse prend quelques instants pour admirer la bouche, puis elle se penche vers le visage de son amoureux et suce avidement ses lèvres l'une après l'autre.

UN AUTRE JOUR

Le mercredi, l'après-midi, Anna reçoit une ou quelques amies et elles échangent des confidences. Le plaisir de parler et l'atmosphère de complot qui ressort de ces rencontres est aussi important que le sujet des conversations. Cette semaine, le hasard a voulu que seule Claire soit au rendez-vous. Le tête-à-tête s'engage devant un verre de vin blanc, mais assez rapidement, Anna se rend compte que son amie est préoccupée.

— Je voulais t'en parler depuis un moment, dit-elle, mais il y avait toujours trop de monde. Nous deux, il y a longtemps que nous n'avons pas pu nous confier.

— De quoi s'agit-il ? J'ai l'impression que ça te chagrine.

— C'est Francis...

— J'espère qu'il n'est pas malade ?

— Non, non. C'est moi et Francis... quand nous nous retrouvons... Il est devenu très paresseux ; il dit qu'il fait ce qu'il peut, mais il s'arrête toujours trop tôt. Il ne comprend pas... Pourtant, je lui ai expliqué cent fois comment faire...

— Tu veux dire... comment te faire des choses quand vous êtes au lit ?

— Oui, c'est ça, oui. Au lit ou ailleurs, j'ai essayé partout et c'est toujours compliqué. Amorphe ; il est amorphe. Il commence, il a l'air de vouloir, mais il est incapable de finir.

— Tu ne l'excites plus, alors ?

— Écoute, cela se peut, mais j'ai fait des efforts. Je l'ai provoqué, je me suis promené à moitié nue, j'ai loué des films olé-olé pour la fin de semaine, je me suis mis à glisser dans la conversation des allusions érotiques... Cela dure depuis un moment, mais je n'avais pas eue l'occasion de t'en dire un mot.

— Et lui, qu'en dit-il ?

— Il ne semble pas en souffrir. Il semble dans une sorte d'indifférence. Il dit qu'il m'aime toujours, que je suis une femme parfaite pour lui, qu'il ne veut personne d'autre... Mais, comme je te le dis, malgré ce qu'il affirme, il ne me fait plus rien qui pourrait m'envoyer en l'air.

— Est-ce qu'il a consulté pour... pour son manque de libido ?

— Qu'est-ce que tu crois ?

— Alors, comment est-ce que cela se passe ? Ça me donnera peut-être une idée pour t'aider.

— Je ne sais pas. Moi, en tous cas, je veux pouvoir jouir sans être obligé de me masturber à tout moment. Je n'ai rien contre, je le fais souvent, mais je veux beaucoup plus. La vie est trop courte pour le plaisir.

— Mais vous faites ça comment ?

— Bien, c'est surtout les fins de semaine. Au cours de la semaine, il dit toujours que le bureau le déprime. Alors, nous nous faisons un repas un peu plus fin. Nous buvons du vin, nos conversations sont généralement agréables, nous allons au salon, nous commençons à nous toucher, nous nous embrassons puis, nos vêtements tombent... Je pompe sa queue pour le stimuler, je la suce pendant un certain temps ; alors il vient me lécher à son tour. Au début, ça peut aller. Il sait comment faire, mais petit à petit, c'est comme s'il ne savait plus où il se trouvait... j'ai beau lui dire « un peu plus haut, un peu moins fort, *et cætera* », cela ne change rien. Et, tout d'un coup, il s'arrête, surtout si je commence à exprimer une certaine satisfaction. Je lui demande de continuer... La dernière fois, il m'a dit : « Voyons, Claire ; voyons donc », comme si j'exagérais. Je suis allée dans notre chambre, j'ai crié, j'ai pleuré et je me suis masturbée avant de m'endormir. Ça fait un mois... nous ne nous sommes pas touché depuis.

(Silence)

— Pas drôle ! dit tout à coup Anna, en se donnant l'air de réfléchir.

(Pause)

— Rien de ce que tu me racontes n'éclaire d'une quelconque raison son comportement, ajoute-t-elle. La seule chose qui me passe par l'esprit, c'est qu'il a mis un « x » sur la sexualité. C'est comme s'il te disait : « Voyons, tu ne veux pas encore jouir ! Ce sont des enfantillages, ça ! Tu ne vas pas recommencer à te trémousser, les jambes en l'air ! »

— Mais, moi, cela m'intéresse encore beaucoup, le sexe, les jambes en l'air, les corps, et tout et tout...

(Silence)

— Tu ne dis rien, demande Claire.

— Je vais te faire une proposition... Mais, avant, je vais te résumer comment Jean-Louis et moi nous pratiquons cet aspect là de nos divertissements sexuels. Tu sais que (certains ? plusieurs ?) hommes aiment se faire sucer par des femmes dont les yeux sont bandés... Oui ?

— Euhhh ! Non ! Oui !

— Bon ! peu importe.

— Cela leur donne une impression de puissance, de domination ; ils oublient qui les aspirent et cela les inspirent et permet à certains de leurs fantasmes de s'exprimer... Un jour, après avoir lu un article là-dessus, je me suis dit que l'idée devait fonctionner aussi à l'envers. Alors, j'ai imaginé un scénario, que j'ai expliqué à mon chéri, et qui l'a enthousiasmé. Depuis ce temps, à tout moment, s'il a ou si j'ai un petit creux de sexe, l'après-midi, comme maintenant, nous nous faisons une jolie scène...

(Silence)

— Et alors, ensuite ? demande Claire, assise sur le bout de son siège.

(Pause)

— Anna, voyons ! Dis-moi quelque chose, poursuit-elle.

— Veux-tu essayer ma méthode ? demande Anna, regardant Claire dans les yeux.

— Avec toi ?

— Mais non, avec lui. Avec moi, cela se pourrait aussi, remarque Anna.

— Il ne voudra jamais ; il va me demander où j'ai trouvé cette idée de fou.

— Mais non, tu n'y est pas ! Pas avec Francis, avec Jean-Louis.

— T'es folle, c'est bien trop intimidant. (Pause) Quand nous nous verrons, à d'autres moments, il pourrait me regarder et il saurait comment je jouis... Il me demandera : « Comment ça va ? » et je l'entendrais *penser :* « Alors ? cochonne », je me verrais les jambes ouvertes. Et toi ? Toi, tu es mon amie, comment...

— Justement, je suis ton amie. Ne t'inquiète pas, puisque je te le propose. Ce sera pour un plaisir commun. Et Jean-Louis ne saura pas qui il lèche, qui se trémousse au bout de sa langue. Il est habile, tu sais ? Pour lui, tu seras une belle anonyme. Et pour moi, tu seras, après, une amie plus sereine.

— Ouf ! Comment ça, anonyme ? Je ne sais pas quoi dire. Plaisir commun ? ...

— Donc, tu es d'accord ? Tu vas faire ce que je vais te dire sans poser de questions et, quand tu sortiras d'ici, tu seras une autre femme. Oui ?

— D'accord.

Elles changent de pièce. Anna précise : je vais aller avertir Jean-Louis, qui travaille à son atelier, de se préparer et d'attendre que je vienne le chercher, puis, nous allons préparer les lieux. Dans la salle à manger, elles déplacent les chaises le long du mur, sauf une qui reste à l'une des extrémités. Elle tamisent la lumière, choisissent une musique douce ; Anna s'absente puis revient avec des couvertures et des coussins ; Claire et elle les disposent sur la table... Il est temps que tu te déshabilles... tu enlèves tout... je t'ai apporté des chaussons, si tu veux aller à la salle de bain... donnes-moi tes vêtements, je vais les plier : tu seras comme moi, quand je suis une nourriture pour mon Loup. En se déshabillant, Claire tourne le dos à Anna. Même si elle est son amie depuis plusieurs années, elle ne lui est jamais apparue en tenue d'Ève. Anna comprend... elle se rapproche d'elle et, de dos, entoure sa taille et la presse tendrement. Ma chérie, lui sussure-t-elle dans le cou, tu fermeras les yeux et tu te laisseras aller ; je te caresserai pendant que le grand Loup te dévorera le sexe ; il te léchera, avec des pauses, tant que tu le voudras, tant que tu voudras jouir.

— Mais, Jean-Louis ? demande Claire.

— Ne t'en fais pas, ses yeux seront masqués. Je vais le conduire jusqu'ici et, après, je vais le reconduire.

Claire se retourne et Anna admire le corps qui lui apparaît ; un peu plus de seins qu'elle, mais pas trop, un peu moins de fesses qu'elle, mais assez, et une harmonie de formes très inspirantes. Anna va chercher le vin et les verres qui étaient restés dans le salon : « tchin-tchin au plaisir », propose-t-elle à son amie ; « à la jouissance », répond celle-ci.

Claire est étendue sur le dos, la vulve proéminente, les jambes pendantes au bout de la table, une chaise placée entre elles. Elle entend des bruits de pas et des paroles ; elle se soulève et s'appuie sur les coudes quand lui apparaît, dans l'embrasure de la porte, un spectacle hallucinant. Anna mène, en le guidant par le bras, un homme complètement nu, les jambes droites, musclées, le sexe très bandé, bougeant comme la baguette d'un sourcier, le corps énergique et la tête – la tête ! – recouverte d'un casque lui masquant les yeux et la chevelure, sortie tout droit d'un catalogue d'articles sado-masochistes – mais là s'arrête la comparaison. Ils s'avancent un peu plus dans la pièce, sur le côté de la table. Anna veut que son amie voit de près le bel attirail de chair : « Tu devrais toucher », lui dit-elle.

« ... elle se soulève et s'appuie sur les coudes quand lui apparaît, dans l'embrasure de la porte, un spectacle hallucinant. »

Claire tend la main, saisit la queue et la tâte ; elle fait des bruits de satisfaction et montre sa concupiscence, veut en mémoriser la raideur comme la douceur ; tour à tour, elle soupèse la verge et les bourses et les effleure de ses ongles... Voyant l'intérêt qu'elle montre, Anna ajoute : « Tu pourras aussi en bénéficier, si tu le désires. » Claire s'abstient de parler, pour ne pas être reconnue, mais signale des yeux qu'elle accepte la proposition.

Il est temps de profiter de la vie, dit Anna, conduisant Jean-Louis à son siège, entre les jambes de l'invitée. En touchant seulement les cuisses, il prend ses repères ; il avance la tête et quand il se sait être à quelques centimètres des lèvres, il souffle vers le sexe un vent qu'il espère doux et chaud ; il donne le ton : il sera intense, jamais brusque. Après le souffle, les doigts effleurent la vulve, mémorise la forme du mont de Vénus, démêlent les poils et les repoussent de chaque côté et vers le haut, dessinant pour lui-même la forme des lèvres. En les déplissant, Jean-Louis découvre l'humidité ambiante et distingue l'odeur particulière de cette femme inconnue. Il va la lécher avec lenteur, partant du plus bas vers le sommet du sexe ; il va la lécher aussi large que sa langue le peut, en appuyant son visage contre la chair ; il va la lécher en profondeur, toujours à partir du bas, ouvrant la vulve avec son nez, pointant sa langue, la faisant glisser dans une abondance de liquide, jusqu'en haut, à la rencontre d'un clitoris désormais érigé et exigeant ; il va la lécher longtemps, pour laisser aux sens et au cœur de cette femme le temps d'échafauder une histoire qui répondent à ses attentes et à ses fantasmes.

Dans l'ouverture où l'homme provoque des sensations pour elle, sa langue découvre, à mesure, puis mémorise la saveur *sui generis* de la femme qui n'a pas de nom pour lui. Envoûté, il poursuit sa démarche, sans fatigue, jusqu'à ce qu'elle se trouve enchaînée à lui par le plaisir qu'il lui donne, ayant instillé dans son corps une longue boucle de jouissance. Il veut transformer sa voix gémissante et sa tension excessive en des modulations exprimant la passion. L'abstinence prolongée qu'elle a subi, sa volonté sans faille de jouir, l'amitié d'Anna, la position étonnante qui est la sienne en cet instant, tout concourt pour qu'elle soit emportée par une fièvre.

Ses jambes, appuyées sur les épaules de l'homme, elles les utilisent pour presser sa tête contre son sexe et pour le rapprocher d'elle, en appuyant dans son dos. Lui, l'homme, n'est plus qu'un instrument autour duquel s'articule le corps de la femme, car il lui sert d'appui pour soulever ses hanches, se glisser ou se pousser sur la table, et réunir leurs lèvres. Elle le maintient dans cette position, heurtant à répétition son dos de ses talons, mais la douleur ressentie par Jean-Louis vaut mille fois moins que la musique particulière qui sort de la bouche maritime de Claire. Son chant ne cesse plus, sa voix s'éraille, son souffle se raccourcit, son corps se tend, raide, surélevé, puis, tout d'un coup, s'affaisse, se soulève de nouveau, reprend plusieurs fois le motif de sa musique et de ses mouvements involontaires.

Anna, devant la violence du désir de Claire, ne l'avait ni touchée ni caressée. Elle se penche vers son amie et lui demande : « Veux-tu la grosse queue, ma chérie ? » Elle fait signe négativement de la tête, puis ne bouge plus. Anna reconduit Jean-Louis dans leur chambre où elle peut le débarrasser de son attirail. « Je te remercie en son nom, lui dit-elle, en souriant. Comme d'habitude, tu as eu la langue bien pendue ! »

Quelques mois plus tard, Anna organise une fête pour ses amies (et leurs compagnons). Ils en sont à l'apéritif, qui est pris debout, dans le salon heureusement assez grand. Les invités vont des uns aux autres et les conversations sont joyeuses. À l'occasion, des rires clairs fusent et concurrencent la musique.

Anna prend Jean-Louis à part. Elle fait dos aux invités, lui leur fait face. Elle lui dit : « Toutes les femmes qui sont ici ont jouis grâce au talent de ta langue ; toutes sont certaines d'avoir été la seule à qui une chose semblable est arrivée ; chacune se demande pourquoi les autres te reluquent de manière si familière (puisque c'est moi qu'elle fréquente et non toi) et que l'‹ aventure › qui est la leur est unique, n'est-ce pas ? Vas ; vas te promener parmi tes femmes et remarque bien les signes de connivence qu'elles te lanceront. Nous en reparlerons sur l'oreiller. »

LA SEMAINE DE CINQ JOURS

TEXTE INACHEVÉ

Avant d'emménager avec Jean-Louis, Anna habitait en banlieue avec son ex-conjoint (dans les faits). Depuis qu'elle avait fait la connaissance du premier, dont elle avait aussitôt fait son amant, elle n'était plus vraiment la même, allant jusqu'à se ficher désormais – quoi qu'elle en profitât encore un peu – de la piètre expression sexuelle du géniteur de ses enfants.

C'est à cette époque qu'elle entreprit un long travail de réflexion sur elle-même, partant de très loin, partant presque d'Ève, bousculant un nombre incalculable d'idées reçues et de lieux communs, de ces clichés qui servent de morale et de règles de vie aux manipulateurs et aux manipulés.

Petit à petit, elle avait « admis » que son corps lui appartenait, que son corps n'était pas « dû », qu'il n'était pas la récompense de celui (ou, éventuellement, de celle) qui payait. Un peu avant, elle s'était réservé un espace lui permettant de penser de manière autonome – un « jardin secret », s'inquiétait l'autre, qui n'arrêtait pas de la fouiller et de l'espionner et pour qui il était normal qu'elle lui avoue la moindre pensée ; d'abord à l'occasion, puis plus fréquemment, elle avait trouvé le courage d'exprimer clairement son opposition à ses raisonnements douteux ; plus tard, elle avait défini des limites à ne pas franchir... que l'autre franchissait malgré tout. Ensuite, elle révoqua toute soumission... même si elle cédait encore à de noirs chantages. Elle demeurait avec lui pour des raisons dont seules les femmes sont capables, mais pas pour toujours. Après tout, ce n'était pas si grave d'être mal aimée et mal baisée si une certaine sécurité matérielle récompensait le sacrifice ! Mais c'était encore d'autres raisons qui la gardait-là, pour un temps trop long encore – comme le lui rappelait sans cesse Jean-Louis, qui avait la patience de l'amoureux inconditionnel – mais qui finirait bien par finir.

Petit à petit, Anna s'était émancipée ; elle était devenue une personne entière qui faisait des efforts pour ne pas retomber dans ses vieilles ornières. La peur qui l'accompagnait en permanence depuis que son conjoint (dans les faits) avait découvert sa liaison et l'avait aussitôt proscrite, et l'effet des avertissements menaçants qu'il lui prodiguait sans cesse, s'estompaient. Leur répétition les avaient transformé en bluff. Elle avait compris la faiblesse et la folie du personnage, incapable de s'assumer, qui rejetait invariablement sur les autres toutes les failles de sa vie. Ce constat lui inspirait des craintes – souvent elle tentait de mesurer le niveau de brutalité qui accompagnait la faiblesse de son pseudo mari – mais l'amour qu'elle partageait avec Jean-Louis la confortait. Elle cédait encore, mais ne cédait plus immédiatement aux menaces et faisait généralement ce qu'elle décidait de faire. Pourtant, aujourd'hui même, cette nouvelle confiance n'est pas acquise ; si Anna est désormais capable de la distinguer, d'en parler... elle ne maîtrise pas encore tous les moyens psychologiques de la préserver. Bien sûr, dans la réalité, les choses vont très lentement. La transformation d'une Anna soumise en Anna résistante aux manipulations, puis en une Anna profitant de la vie ne s'est pas faites en un jour. Il est même probable que cette métamorphose ne s'achève jamais, tant il y a de charges émotives à assumer, de matières sensibles à transporter de Jean-Louis à Anna et dans le sens contraire, et d'expériences nouvelles à apprivoiser. Aux esprits ouverts, le monde est infini.

Pendant les années qu'elle a consacré a devenir (ou à redevenir) elle-même, elle eut de nombreuses rechutes mettant en doute alors, aussi bien les pensées inhabituelles qui s'instillaient en elle à petites doses, que ses vieilles routines, qui l'entraînaient sans qu'elle n'ait besoin d'y penser, comme si elles faisaient partie de ses gènes. Heureusement pour Anna, au moment où le doute traversait son esprit, elle avait déjà connu la liberté et, surtout, elle avait commencé, avec Jean-Louis, une lente reformulation de ses besoins qui la menait de plus en plus souvent à un plaisir des sens, à un plaisir d'être et à une jouissance d'un caractère si particulier qu'elle ne voudra plus s'en passer. Elle avait circonscrit les abus psychologiques de son triste compagnon. Elle avait appris que le plaisir n'était pas un devoir et que dans ce domaine rien n'était dû. Elle avait rayé de son vocabulaire la phrase : « Il faut que je m'occupe de lui », laissant entendre qu'auparavant elle n'en avait pas envie mais qu'elle agissait par « devoir », par obligation ou par stratégie à l'égard de quelqu'un qui l'ennuyait depuis longtemps et avec qui, tout compte fait, elle n'avait pas grand chose en commun, sinon des obligations. Elle avait compris que l'existence d'une personne, en l'occurrence elle-même, ne tient qu'à elle et que, s'il arrive qu'elle soit guidée, le chemin suivi ne dépendra, malgré tout, que de sa propre détermination.

Elle avait appris à augmenter le plaisir en en parlant et en proposant à d'autres d'en parler. Elle avait appris à reconnaître et à exploiter son désir, et non pas seulement à se soumettre au désir des autres ou à se laisser guider, quoique cela pouvait avoir également de l'intérêt en certaines circonstances. Elle avait accepté d'être pour elle-même une personne désirante, attentive aux occasions, qui sont multiples autour de chacune et chacun d'entre-nous, mais la plupart du temps ignorées. Elle était parvenu à connaître le bonheur intense de vivre et de jouir de la vie, presque sans culpabilité, éveillée à la découverte et à l'aventure. Sa tolérance dans les relations humaines reflétait désormais l'importance qu'Anna accordait aux sensations inédites que le hasard de l'existence pouvait lui proposer.

Outre le géniteur, quelques amants passagers (des Michel B., des Marcel C., des Manuel D.), son amoureux intemporel, quelques autres corps ont interpellés Anna, à l'occasion. Parmi ces derniers, il en est un qui n'était pas attendu. Elle le connaissait depuis longtemps, plus de dix ans peut-être, mais ils semblaient se trouver l'un pour l'autre dans une bulle qui les protégeait de leurs désirs respectifs. Après coup, Anna a admis avoir convoité le corps massif de son voisin, sa solidité d'homme habitué à travailler dur, mais qui semblait si doux et si chaleureux. Discret et toujours courtois, il n'avait jamais eu l'occasion de se mesurer au désir silencieux de sa voisine et encore moins de lui faire des avances.

Il habitait la maison côté jardin. Ces dernières années, Anna et lui se sont fréquentés surtout durant la belle saison alors qu'ils entretenaient leurs arbustes, leurs massifs floraux et leur potager dans les cours qui dépendaient de leur habitation respective. Lui, il avait la peau tannée de ceux qui travaillent dehors. Le crâne un peu dégarni et le torse plutôt lisse malgré ses origines latines. Son corps est musclé, sans exagération, découpé comme si l'homme s'entraînait. Anna est fascinée par ses jambes droites, très harmonieuses. Elle, *a contrario,* elle avait le corps souple et svelte d'une sportive.

L'été, lisant sur sa terrasse ou prenant seulement un peu de soleil, elle aimait discrètement le regarder jardiner. En l'observant, elle avait remarqué qu'il était méthodique, que ses mains imposantes travaillaient habilement et qu'il était efficace.

Quelquefois, il s'arrêtait pour se reposer et regardait en direction d'Anna. Puisque leurs regards se croisaient, il lui souriait généreusement et lui faisait un signe de la main. Quelquefois, ils conversaient en bordure de leur commune haie de cèdres et il leur arrivaient de se réjouir de tout et de rien. Pendant qu'ils parlaient, elle pouvait l'examiner de plus près et elle a ainsi pu constater que son corps était ferme malgré son âge. Elle était fascinée par son rire « délicieux », tandis qu'elle espérait secrètement qu'il la trouve elle-même aussi « délicieuse » et que leurs conversations finissent par les rapprocher encore plus. Ces non-dits, dans un foisonnement de paroles chaque fois plus vif, étaient inhibés par des conjoints qui jetaient régulièrement un œil par la fenêtre, empêchant toutes velléités, si indistinctes puissent-elles être, d'aller plus loin que les mots.

Anna a le regard avide, quand son voisin se jette dans sa piscine, mais, surtout, elle a les sens en émoi quand elle aperçoit son corps ruisselant en ressortir et qu'elle remarque la protubérance qui occupe son maillot de bain. Elle ne se faisait pas une idée précise du sexe de son voisin, mais elle ne l'imaginait certes pas petit. En fait, elle a plus tard avouée qu'elle avait rêvé de découvrir, entre ces jambes-là, une chose énorme, qui aurait pu l'ouvrir très grand et la faire littéralement mourir de jouir en se mouvant lentement entre ses cuisses. Et, plus elle imaginait que la verge dressée de son désir italien était grosse, plus elle se sentait petite !

C'est ainsi que les jours passaient, surtout durant l'été. Quand l'occasion se présentait, Anna cherchait à se rapprocher de lui et espérait avoir l'occasion de lui montrer qu'il l'attirait. Un jour de vacances, alors que son géniteur de conjoint (dans les faits) était allé rejoindre un copain, elle inventa d'emprunter à son voisin un outil de jardin qu'elle l'avait vu ranger dans son cabanon. Elle alla frapper chez lui, expliqua sa démarche et, comme elle l'avait prévu, il acquiesça à sa demande. Les voilà tous deux dans l'espace réduit ; elle ne cessait de babiller, de poser des questions pour rester le plus longtemps possible avec lui... mais, cette fois, c'est la *mama* qui sort sur sa véranda, l'air innocente, et qui interpelle son époux. Tout de même, Anna a pu frôler les fesses de son voisin et, désormais, elle sait qu'elles sont bien fermes !

Le temps passe. Pendant plusieurs semaines, elle ne le voit plus. L'été avance et il ne récolte pas ses légumes ; les allés de son potager sont envahis de mauvaises herbes ; son jardin se délabre. Comme si elle prévoyait une mauvaise nouvelle, elle n'ose s'enquérir des raisons de tant d'abandon.

Un avant-midi d'août, son gentil voisin sonne à la porte. Il explique succinctement et pêle-mêle que sa femme est partie avec « quelqu'un d'autre », qu'il va vendre sa maison, qu'il était plus âgé qu'elle, que ça ne l'intéresse pas d'entretenir une grande maison vide, qu'il s'est acheté un petit appartement à la ville, qu'il a vendu tout ce qu'il pouvait et qu'il a des objets à donner... Peut-être veut-elle venir voir ? Ils conviennent du début de l'après-midi.

LE PREMIER JOUR

Anna sort de la douche. Dans sa chambre, elle choisit une jolie robe de coton, très estivale, tout à fait appropriée au soleil et à la chaleur du jour. Elle se coiffe librement et se parfume... À la voir voltiger dans son espace, elle donne l'impression de partir à la fête.

À treize heure, elle trouve son voisin assis sur sa véranda ; il se lève et l'invite à le rejoindre. Pendant qu'elle s'approche, il admire sans hypocrisie toute la sensualité du corps de sa voisine ; il lui tend la main...

La maison est grande, sur trois étages, d'autant plus grande qu'elle est à demi vide, que les murs, par exemple, sont dépouillés de tableaux où d'autres éléments décoratifs. Il ne reste que quelques lampes, des miroirs non encadrés fixés directement aux cloisons et taillés à leurs dimensions. Il y a beaucoup de miroirs, tout compte fait... il y en a dans toutes les pièces qu'elle peut apercevoir de l'aire ouverte où elle se trouve.

Ils commencent par visiter le sous-sol. Une table de ping-pong, des chaises de jardin empilées, un appareil de télévision grand format mais désuet, des fauteuils vieillots, des cartons, des cadres entassés face au mur... tous objets dont nous nous défaisons d'habitude en les reléguant là ou dans un grenier.

Il dit : « Ici tout va partir cette semaine. Je vous montrais seulement l'espace. » Elle dit : « C'est intéressant, nous n'imaginions pas à quel point la pièce pouvait être vaste. » Curieusement, Anna dit « imaginions », comme si elle avait déjà fréquentée cette maison et connue cette pièce...

Ils remontent. Dans l'escalier étroit, Anna précède son voisin, qui ne lui dira jamais avec quelle avidité, pendant ces instants là, il avait imaginé ses cuisses et admiré le galbe de ses fesses.

Dans la cuisine, il lui offre un café. « Volontiers », dit-elle.

Ce qui permet au voisin de la retenir et de combattre son ennui... Ce qui permet à Anna de parler, de poser des questions, de satisfaire sa curiosité.

Il est très calme, un peu triste. Elle le regarde avec tendresse, cherche des mots qui lui feront du bien.

Enjouée – la satisfaction de sa curiosité rend toujours Anna de belle humeur – allant du salon à la salle à manger, à un bureau-bibliothèque, à une chambre, d'une pièce à l'autre, elle commente ou pose des questions en tentant d'être aimable. Son voisin, après tout, quitte les lieux un peu à regret.

Anna marche devant, le voisin la suit ; elle commente, le voisin écoute, mais ne dit rien sauf si elle pose une question. En fait, Anna est très indiscrète. Il la suit d'assez près, attiré par son parfum, peut-être à cause de son odeur de femelle ou de ses involontaires déhanchements.

Il y a plusieurs semaines déjà que la femme de son voisin est partie. Même s'il a assurément un certain âge, c'est encore un gaillard. Cela se voit ou se sent et peut-être est-ce cela qu'Anna a senti, et qui, instinctivement, l'a portée à faire des coquetteries.

Dans la salle à manger, Anna s'arrête devant un pan de mur couvert d'une glace. Elle s'arrête et semble se recoiffer, juste pour vérifier si elle est toujours « bien ». Séduisante. Rassurée. Entre ses jambes, elle sent ainsi un léger fourmillement, très localisé. Cela aussi la rassure. Si le voisin n'était pas tout près, elle toucherait ses seins, ses hanches pour être sûre que tout est bien doux. Le miroir est vis à vis et dans le sens de la longueur de la table.

Elle dit au voisin : ce miroir m'intéresse... Il fait un signe de tête, mais il ne répond pas.

Elle se dirige vers le bureau, pose des questions sur les livres, sur le pupitre qui semble être un meuble ancien...

Il lui raconte une anecdote.

Elle retourne dans la petite chambre ; elle n'avait qu'entrouvert la porte. Le voisin, qui avait bien vu agir Anna dans son jardin, au bord de sa piscine (qui avait admiré ses formes) n'avait jamais perçu qu'elle pouvait être cet oiseau qui volette sans arrêt. Elle ouvre les portes de la garde-robe. Des objets attirent son attention. Il est juste derrière elle, penché pour vérifier avec elle de quel objet il s'agit. Anna ne prend pas conscience de la proximité de son voisin. Elle se retourne et se retrouve dans ses bras.

Elle sent deux choses : Son corps est ferme et respire une force tranquille. Sa queue est bandée, elle fait une bosse qui ne peut pas être camouflée... et cette bosse est appuyée sur son ventre. Ils devraient se détacher l'un de l'autre, s'excuser : Ah ! comme je suis maladroit ! Non ! c'est moi ! Rougir, rire faussement, etc. Non ! Ils ne bougent pas. Elle ne se serre pas contre lui ; il ne la presse pas non plus, mais il ne la lâche pas. Le sexe du voisin – c'est l'impression d'Anna – prend encore plus de place entre lui et elle.

Elle sent chez son voisin une hésitation (il ne peut pas faire ça, à son âge). Pour quelle raison Anna croit-elle que c'est à elle d'agir ? Un effet de séduction, qui se concrétise ? Elle n'a pas, en général, pour ces choses-là, beaucoup de retenue.

Anna se détache à peine, juste assez pour insérer une main entre son ventre et la bosse . Elle le regarde dans les yeux pendant qu'elle exerce maladroitement, au travers du vêtement, quelques pressions sur la verge qui semble vouloir faire éclater la fermeture éclair. Elle voit dans le regard de son voisin un plaisir calme et de la douceur. Elle comprend instinctivement qu'elle doit conserver l'initiative ; elle prend la main de son voisin dans la sienne et l'entraîne dans la salle à manger.

Au bout de la grande table, ils se font face, très près l'un de l'autre. Elle détache la ceinture du pantalon, qui tombe au sol ; elle glisse une main dans le caleçon et saisit la queue. Elle veut en savoir plus. Elle fait glisser le sous-vêtement et, de son autre main, cherche les couilles... Elle maintient son regard dans le sien pendant que dans ses mains des pulsations extraordinaires battent, comme si elle tenait un cœur vivant. Enfin, elle baisse les yeux... pour voir. C'est un organe d'étalon ! la plus belle queue qu'elle verra de toute sa vie, c'est sûr ! Elle la lâche, mais continue de la regarder. Elle glisse une main sous sa robe, retire sa culotte imbibée et la donne à son voisin pour achever sa résistance, s'il en avait. Elle remonte sa robe, s'assoit sur le bout de la table, relève et écarte ses jambes et son sexe et ses fesses dénudés apparaissent.

Elle demande à son impassible voisin, dans une discrète supplique : « Baisez-moi, s'il vous plaît » et, sans dire un mot de plus, elle s'étend sur le dos. Elle est plus que disponible... elle est ouverte, et la cyprine luit sur ses grandes lèvres. Un instant, elle se demande si un pénis aussi gros pourra la pénétrer sans lui faire mal, mais elle oublie cette question dès que le gland se place à l'entrée de sa vulve et que l'homme s'en sert pour la caresser. Sa vulve se dilate toujours plus, à mesure que des pressions brûlantes se font sentir... L'énorme queue glisse lentement dans le sexe d'Anna et cherche le « fond » de la femme étendue. Anna, prête à tout pour être comblée, l'est déjà, car elle est désormais absolument pleine et que c'est arrivé sans heurt. Quel bonheur que celui d'avoir un sexe qui s'adapte si bien ! pense-t-elle. Elle ne sait pas si cette première pénétration a été vraiment longue, mais elle l'a ressentie longuement. Elle n'avait jamais été aussi gonflée, au sens premier, de plénitude.

Depuis que l'engin de chair occupait le vagin d'Anna, il ne bougeait pas. L'homme ne se mouvait pas, mais les sens d'Anna étaient en délire – quoi qu'elle ne bronchait pas non plus. Ses bras restaient parallèles à son corps, ses mains ne se crispaient pas... pourtant sa respiration s'accélérait. Elle respirait plus vivement, comme si sa seule respiration devait suffire à la mener à l'ultime plaisir. Elle n'aurait pas davantage pu dire si la verge se mouvait en elle de manière presque imperceptible ou si c'était elle qui, dans son émoi, soulevait ses hanches et créait un mouvement. De toute manière, elle la ressentait comme si elle tentait elle-même de la faire rentrer en elle plus que la nature ne le permettait. Anna, le corps plein de ce corps étranger et, du fait même de sa pénétration, quoique païenne invétérée, se sentait en état de grâce.

Le mouvement de la verge – car il y en avait un – consistait en un balancement lent tirant ou poussant d'un ou deux centimètres. Les muscles vaginaux d'Anna étaient si distendus qu'ils cherchaient sans arrêt à se contracter et exerçaient ainsi sur la queue une succion aussi intense qu'inhabituelle. Jamais elle n'avait ressenti de tels mouvements dans son sexe et cela l'étonnait d'autant qu'elle ne les commandait pas.

Anna ne contrôlait pas non plus la montée de son plaisir ; dans son immobilité extérieure, ses membres s'ankylosaient, tandis que dans son corps des spasmes la bousculaient. Aucune gêne – s'il n'y en avait jamais eue – ne retiendrait Anna qui n'était plus qu'une masse de désir, qu'une insatiable envie de jouir. Celle qui ne voulait plus que des orgasmes commençait à ahaner et ne s'arrêtait plus. Elle laissait sortir de sa bouche des ohuannn et des ahannn profonds et d'autres chansons qui provenaient de son ventre, sans cesse amplifiées. Anna jouissait et entreprenait avec et contre son corps de jouir sans s'arrêter, s'exerçant à respirer profondément entre deux orgasmes, allant d'un plaisir saccadé à un autre plus calme, enchaînant son corps tout entier à la queue au milieu d'elle, ne comptant plus les petites ni les grandes jouissances mais sachant qu'elles la menaient à une sorte de mort si l'énorme vit ne se retirait pas bientôt de son vagin, ne s'éloignait pas de l'entrée de sa vulve... Une fois, il a retiré sa verge et elle a senti une irrésistible aspiration, un terrible vide dans son creux distendu ; quand il a repoussé sa queue en avant, son vagin a remercié le ciel. Une autre fois, dès qu'il se fut retiré, Anna plaqua ses deux mains sur son sexe pour – semblait-il – en interdire l'entrée. Si cela durait, avait-elle pensé à cet instant, elle en perdrait la raison.

Après un moment de repos, elle en voulut encore. Elle oublia avoir cru ne plus être capable d'en reprendre. Sans relâche, elle voulait ressentir le plein. À nouveau, elle pensait – sans conséquences – que le gland hypertrophié l'ouvrait à la limite de la déchirure. Désormais, il entrait et ressortait en elle avec régularité... mais avec une telle lenteur ! Son charmant voisin n'était-il pas capable de la prendre avec plus de vigueur ? n'était-il pas capable de lui laisser croire qu'il était son maître ? n'était-il pas capable de lui montrer qu'il la prenait parce qu'elle lui appartenait ?

Elle voulait être bousculée, être poussée à bout.

Son supplice consistait à croire qu'à rentrer en elle avec tant de lenteur, à ressortir et à rentrer avec tant de douceur, ne la conduirait jamais à... l'au-delà !

Le voisin s'est retiré, puis s'est éloigné et s'est appuyé au mur le plus près. Il ne laisse pas du regard le corps affaissé d'Anna et il l'enveloppe d'un feu dévorant. Elle se repose sur la table, les jambes ouvertes, comme si elle était toujours « disponible ». Lui n'est pas en repos ; haut et toujours dur, tel un infatigable godemiché, il attend.

Plus tard, l'amant italien la soulève en glissant un bras sous ses épaules. Assise au bout de la table, il lui offre un verre d'eau. Elle se met debout, un peu vacillante, tente de défroisser sa robe. Il lui redonne sa culotte. Elle lui dit : « Je vous la donne ». Il répond : « Nous n'avons pas besoin de parler. Revenez demain à la même heure ».

DEUXIÈME JOUR

Le plaisir du lundi hante l'esprit et les sens d'Anna. Elle a résolu de faire tout ce qu'elle pourrait pour ressentir à nouveau les effets d'un pareil orage. Elle sait donc pourquoi elle se rend chez son voisin à l'heure prescrite ; aucun détour, aucune mise en scène ne sont nécessaires. D'habitude moulin à paroles, Anna se tait. Son incomparable voisin, qui semble plus audacieux que la veille, lui donne des indications. Elle doit être nue, car il veut la regarder dans tous ses détails. Hier, explique-t-il succinctement, il n'a vu que son sexe et sa bouche... quand elle jouissait.

Il venait à peine de prononcer ces mots qu'Anna rougit comme une jouvencelle qui vient d'être prise sur le fait... Elle avait enlevé ses chaussures et sa robe et, dans sa seule culotte, elle se sentait fébrile.

Elle a attaché ses cheveux aux accents roux qu'elle a d'habitude aux épaules. Son corps est fin et ses formes pleines quoique tout chez elle semble fragile et de petites dimensions... sauf ses mamelons durcis, comme c'est souvent le cas chez les femmes à petit seins, et sa vulve apparente, presque instantanément humide dès qu'un mot, un événement lui fait penser au plaisir sexuel.

Fesses bien rondes, élastiques, qui s'affaissent un peu, d'une vraie sensualité...

... jambes fines, pieds mignons...

Anna – qui avait de la facilité à ce sujet – mouillait déjà en se déshabillant ; elle est stimulée par les ordres doux de son voisin.

Bien que son hôte restait habillé et que son sexe déjà gros soit bien visible dans ses vêtements clairs...

Il la soulève, la dépose sur la table et s'éloigne. « Mettez-vous à quatre patte », dit-il.

Il tourne autour de la table et la regarde partout, la touche, commente.

— Penchez-vous sur la table.

Il s'arrête à l'extrémité de la table où se trouve les pieds d'Anna.

« Montrez-moi votre cul », ordonne-t-il. Anna écarte ses jambes et son sexe aux lèvres entrouvertes paraît dans une nouvelle splendeur.

Il se rapproche de la table et la regarde partout, la touche, commente...

Pieds à terre.

— Mettez-vous debout au bout de la table. Écartez vos jambes.

Il attache ses jambes aux pattes de la table et place un coussin dans son dos pour qu'elle puisse s'adosser confortablement. Ses cuisses détachées l'une de l'autre et ses lèvres protubérantes laissent couler une huile blanchâtre épaisse visqueuse translucide.

— Vous êtes donc toujours prête ! lance-t-il, comme si cela l'étonnait.

« Il attache ses jambes aux pattes de la table... »

Pourquoi le laisse-t-elle faire ? Est-elle un peu inquiète ? Son inquiétude l'excite-t-elle ? Devrait-elle lui dire que ces simagrées ne l'intéressent pas et courir chez elle immédiatement ? Au fond, elle ne veut même pas répondre à ces question là. Elle est très excitée par la nouveauté de la situation et elle se fiche des conséquences, s'il y en a. Tout ce qui la motive, c'est sa jouissance ; ce qui lui reste de conscience lui indique qu'elle ne trouvera jamais ailleurs pareil phénomène apte à donner de la jouissance.

Elle se voit de pied en cap dans le miroir ; elle admire la splendeur de son propre corps en chaleur. Son sexe presque sans poils brille, laisse tout deviner...

— Servez-vous de vos mains, dit-il !

Le sexe d'Anna est gonflé et il bave. Elle n'a quasiment pas besoin de se toucher, elle effleure ses lèvres, son clitoris. Elle souhaite montrer à son voisin sexuel à quel point elle est excité de penser qu'elle l'excite et quelle se prépare à le prendre entre ses jambes. En effet, elle veut le coincer en elle dès qu'il l'aura pénétré, elle croisera ses jambes autour du corps de l'amant...

Ensuite, sur le dos et deuxième jouissance.

Le sexe de l'amant est resté bandé, coincé dans son vêtement ajusté. Elle le voit, elle le veut maintenant entre ses cuisses pour remplacer ses pauvres petits doigts.

— J'exige, dit-il, quand il est temps qu'elle parte, que vous soyez ici, à la même heure, demain.

Quoique, d'une certaine manière, elle ait jouit de se montrer impudique et soumise... et d'exposer sa manière de se donner du plaisir, elle se demande : « Va-t-il me faire ça tous les jours ? sans me toucher ? »

TROISIÈME JOUR

Le premier jour, il n'a pas jouit ; le deuxième jour, elle n'a vu que l'ombre de sa queue restée confinée dans son pantalon ; aujourd'hui, elle veut s'en mettre plein les mains, plein les yeux, plein la bouche...

Il la reçoit tout habillé, quoique son sexe déjà bandé et ses couilles pleines soient sorties de son pantalon et se détachaient inqualifiablement sur la couleur sombre de celui-ci. Ils vont vers la même table...

Il lui fait sentir sa queue et ses couilles à l'extérieur de son pantalon. Il sait qu'elle est en eaux parce qu'en le humant et en le léchant elle chante déjà ses chants exotiques.

D'un seul mouvement souple, il la relève, la retourne, la plie sur la table et ouvre ses fesses. Déjà, le gland se promène entre ses lèvres pour s'enduire de ses jus. Il est à la porte du vagin et pousse par petits mouvements pour préparer l'introduction de son énorme queue.

QUATRIÈME JOUR

Il la reçoit en robe de chambre. Dessous, habillé en cuir, le sexe et les couilles à l'air...

Devant la glace, à proximité, pipe, bouche dilatée.

Elle visualise sa vulve dans le même état. Il ne jouit pas dans sa bouche. Il la baise, mais ne jouit pas dans son sexe.

CINQUIÈME JOUR

Elle se déshabille,

Il lui bande les yeux et l'invite à se laisser guider à l'étage, dans sa chambre – où elle n'est jamais rentré, même au moment de sa visite du premier jour. Il l'installe au milieu de miroirs sur tout les murs et d'un gigantesque écran de télévision.

Décrire la pièce.

Il va lui montrer des films.

Commence à la masturber avec un vibrateur, elle mouille abondamment...

Lui met un petit œuf vibrant dans l'anus et un plus gros dans le vagin...

Lui place de petites pinces sur les mamelons, une boule dans la bouche...

Remonte tous ses cheveux sur le dessus de la tête et en fait une sorte de palmier, qu'il attache à un corde qui pend du plafond et qui donne l'impression qu'elle y est suspendue

Poignets attachés, bras tendus à l'horizontale maintenus ainsi...

Jambes ouvertes et relevées...

Il découvre ses yeux.

Sur le grand écran de la télévision, elle voit le film de ses visites, depuis le début de la semaine, elle entend le chant de ses jouissances, elle admire la taille de l'objet de son désir et se rassure sur son propre corps et sur ses attributs sexuels qu'elle juge avec satisfaction capable d'accueillir des sensations variées.

(Décrire le film) ... qui se termine par un plan gigantesque de sa bouche tendue, remplie par le gland de l'énorme verge, du sperme sur ses joues et sur ses lèvres.

Elle ouvre la bouche pour prendre une grande respiration et sa langue est blanche de crème...

Le film se termine sur son installation, pendant qu'il l'attache, qu'il la remplie d'objets. Puis elle s'observe en direct, ses tentatives pour parler. Puis elle se voit harnachée et ressent de plus en plus les effets des machines et des objets dans son corps.

— Vous n'avez pas à parler, dit-il. Laissez-vous jouir.

Elle voudrait lui dire que ce n'est pas pareil.

Il pousse les différents commutateurs.

Son corps est envahit d'électricité.

Ce n'est pas pareil, en effet ! Cela n'a pas de commune mesure. Il s'agit de se laisser aller aux mains de robots inlassables, infatigables, présent partout à la fois.

Le voisin se réserve le clitoris qu'il cajole avec un tout petit objet mou collé à son doigt.

Petit à petit, elle se détend, relâche son opposition de principe et découvre des qualités à chacune des petites machines... Elle commence à les apprécier. Elle ne peut détourner son regard de son corps contraint, à l'écran, comme si ce n'était pas elle... Elle se trouve terriblement excitée par ce qu'elle examine (réussissant à ne pas fermer les yeux). Elle se regarde sans arrêt, s'examine en temps réel sur l'écran. Se prend au jeu. Associe un frisson à telle réaction de son corps. Se laisse aller un peu et une réelle chaleur, quasiment une brûlure, qui monte imperceptiblement, irrémédiablement. Elle gémit déjà. Elle se met à pleurer à causes des sensations sur-réelles qui dévorent sa chair. Elle commence à jouir doucement, car le plaisir vient de très-très loin, de l'intérieur, de ses viscères, de ses atomes...

Le corps électrifié, attaché, pincé, coincé, exposé...

Elle fera ce que son maître a dit. Elle jouira.

Elle se voit jouir en direct. Elle va perdre la tête.

Difficile de suivre les sensations à mesure qu'elles surviennent et qu'elles s'additionnent.

Elle ouvre et ferme les yeux. Elle se regarde dans l'image, puis ferme les yeux pour voir l'intérieur de son corps rempli de spasmes, en convulsion. Pour la première fois de sa vie, des images correspondent à ses sensations.

Elle crie, comme si elle allait être tuée. Elle a des spasmes, elle ahanne, elle mêle tous ces sons à des paroles d'une grande crudité, elle appelle à être noyée de sperme, à être ouverte par des membres de chevaux... Elle jouit si longtemps, qu'elle se trouve à la limite de la perte de conscience. Et cela arrive, en effet, après tant de sensations ; pendant vingt, trente secondes, elle n'en ressent plus aucune ; elle n'est plus que détente, l'absolue détente, à un point que nous n'imaginons sauf si la chose nous est déjà arrivée.

Tout les appareils arrêtés, il libère d'abord sa bouche, puis travaille sur son corps pour retirer l'œuf dans le petit trou d'Anna, puis Anna pisse par jet dru au moment où il récupère l'œuf qui charmait son vagin...

À la fin, une dernière fois, avec son instrument naturel...

... sa queue en chair lui fera un tout autre effet.

Le lendemain, samedi, les déménageurs emportent les meubles et les cartons du voisin et sa maison est fermée en attendant le nouveau propriétaire. Anna et son conjoint (dans les faits) saluent leur gentil voisin. Celui-ci serre la main du pseudo-mari qui lui souhaite tout le bonheur qu'il mérite sûrement, lui qui s'en va commencer une nouvelle vie. Puis il se penche pour embrasser chastement Anna et glisser discrètement dans sa main un bout de papier qui ne comporte que l'inscription d'un numéro de téléphone.

Un jour de pluie

Elle, qui exhibe ses seins à tout venant, qui en offre la vue si effrontément, il est temps qu'elle en subisse les conséquences !

Cette « garce » m'excite avec ses « boules » de rêve. J'ai décidé de m'en servir pour bien jouir. J'ai suffisamment fantasmé sur ces beaux « obus » et sur sa fente affriolante qu'elle dénude, l'air de rien, et dans laquelle j'ai toujours plongé mes yeux, mes doigts et ma langue avec ravissement. Cette jouisseuse me drogue ; elle m'abîme les sens de toutes ses beautés. Elle m'obsède. Mais, j'aurai le dernier mot, car elle a accepté que je l'attache.

En me caressant la vulve, j'enduit mes doigts des jus de mon sexe et, à plusieurs reprises, j'en badigeonne ses mamelons dressés. Mon odeur la fera vaciller. Je prendrai tout mon temps, j'aurai des gestes lents, précis, amoureux. J'aime ses beaux seins qui pointent comme des obus. Ils me donne envie d'apposer mon clitoris, ma grosse pêche ouverte juste dessus, de les embrasser avec ma vulve affamée. Je continue de me masturber. Elle m'allume cette « pute ». Je le lui dirai. « Tu as vu comme tu m'allumes ? Tu vois ce que tu me fais faire ? Regarde, je suis bandée raide... Je vais t'arroser de mes beaux jets, tu veux ? »

Plusieurs fois, je prendrai mon jus pour lui lustrer la bouche. Ça lui fera un brillant à lèvres.

Je lui dirai, en lui arrachant son corsage : « Allonge-toi, salope, que j'arrose tes seins de pute. » Il me semble que ce vocabulaire fera assez mâle pour l'intéresser.

Je lui attacherai les mains, au-dessus de sa tête. Il lui sera impossible de se cacher, impossible de se toucher. Moi je poursuivrai mon activité préférée : me masturber devant elle et lui montrer mon clitoris dans toute sa splendeur. J'aime le regarder aussi, mon clitoris. J'aime quand il est tout sorti de sa cachette. Doux et dur. J'écarte mes lèvres avec deux doigts pour mieux le lui montrer, pour mieux le voir. Lui montrer me fait bander, ça me donne envie de couler.

Je giclerai sur ses gros seins en l'insultant. Ça me permettra de faire glisser mes grandes lèvres dessus. Et de pisser plus fort. Je lui ferai de belles léchées avec mon sexe. Des gros becs cochons avant de recommencer à la mouiller. Je veux voir ses seins bien lustrés.

« Quand j'aurai bien joui, j'inviterai ma bande et je te montrerai sans soutien-gorge. Seulement un tricot à larges mailles que je te ferai enfiler. Tes mamelons vont évidemment passer au travers. Tu les exciteras tous, tu les feras bander à leur tour. Ils exhiberont leur verge. Tu auras du travail devant toi.

AUTRES RÉCITS

ENFANCE DE L'ART

Anna est en train de lire des pages de Carole David, où elle trouve des mots qu'elle ne trouve pas ailleurs, d'un emploi un peu rétro, qui lui permettent d'évoquer des objets, des souvenirs de son enfance et de son adolescence, quand elle était amoureuse de tous les beaux garçons qui passaient et que, la nuit, elle ne faisait pas nécessairement de lien ou de différence entre son désir pour les jeunes mâles qui se pavanaient dans son entourage et le mouvement de ses doigts, quand elle se caressait dans sa chambre, avant de dormir, une main bien calée en haut de ses cuisses fines, dans l'humidité salutaire de son pubis et le mouillé de ses grandes lèvres, tous deux cachés dans un frisotté sombre, et qu'elle tendait ses jambes, et qu'elle pinçait ses mamelons et qu'elle étouffait sa musique plusieurs fois chaque nuit.

I

Nous sommes samedi, l'après-midi, et il pleut doucement comme tous ces derniers jours, ce qui ne nous incite pas vraiment à sortir. La veille, le vendredi, nous nous sommes arrêtés à la Maison de la presse et nous avons acheté des tas de journaux et de magazines. Dans le salon de notre appartement, nous voilà nus dans nos robes de chambre, étendus chacun dans notre fauteuil, face à face, feuilletant, écoutant de la musique, avec l'intention de ne pas trop bouger.

Nonchalamment, l'une de tes mains va vers ton sexe et tu te caresses juste parce que c'est doux, sans autre intention.

Suivant ton exemple, quasi inconsciemment, je touche aussi à ma queue, mais, puisque je te regarde, ça me fait un peu plus d'effet. Moi qui t'ai toujours vu te masturber, depuis que nous nous connaissons, ça ne m'a jamais laissé jamais indifférent... Une question me passe par la tête, une question à multiple volets, qui mérite sûrement un bon développement...

— Je peux te poser une question ?

— Oui mon chou !

— Dis-moi, avant de jouer sexuellement avec les hommes, quand tu étais « petite », tu te masturbais déjà, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, mon chéri.

— Raconte-moi, si tu veux bien, comment tu as fait ton apprentissage ? Comment tu as découvert la chose, si tu t'en souviens ? Ton premier orgasme ? Pensais-tu aux garçons en te caressant ou cherchais-tu juste des sensations nouvelles ? Où faisais-tu ça ? La nuit ? Le jour ? Très souvent ? Avec une amie ? En vous disant : « Toi, c'est comment ? » Et tout, et tout... Tu sais le genre « où, quand, comment, pourquoi, avec qui », etc. Pendant que tu me racontes, nous pourrions nous caresser doucement en nous regardant, tu veux bien ?

PREMIÈRE RÉPONSE

— Oui oui, j'avais découvert la jouissance avant les garçons. Mais je me souviens clairement m'être intéressé aux garçons, très jeune.

Je me souviens que, dès la première année du primaire, j'étais un peu ennuyée par l'école qui me privait d'eux. Par exemple, j'avais toujours très hâte à midi ou à la fin des classes pour les retrouver, près de chez moi.

Mais, aussi, je me suis mise à avoir plus d'intérêt pour l'école quand je me faisais un petit ami dans la classe ou que j'en reluquais un !

Pour l'exploration sexuelle, je le faisais avec une amie. Je couchais souvent chez elle. On parlait des garçons. On se disait qu'on avait hâte d'être grande. On se touchait. On était très excitées. Mais on ne savait pas qu'on pouvait aller jusqu'au bout ! On s'est perdues de vue parce que j'ai déménagé, puis, quelques années plus tard, en se retrouvant – on était proche de l'adolescence, pas tout à fait – nous nous sommes retouchées un peu, mais nous avons commencé à être intimidées. Je crois que nous n'avons jamais reparlé de ces moments, une fois adultes ! Je la vois encore, mais pas souvent.

J'ai trouvé très plate mon déménagement vers le nord de Montréal, vers dix ans, parce que j'avais un amoureux. Heureusement que j'allais revoir mes amies, ça me permettait de le revoir. Mais, un an plus tard, je crois bien qu'on s'est oubliés.

Quant à la découverte de l'orgasme, ce fut encore plus tard. Je rêvais toujours de garçons. J'ai eu des amis très proches qui ont failli être des amoureux. Je me souviens de deux d'entre eux qui avaient déjà leur blonde, mais qui tournaient autour de moi. Les triangles, j'ai connu ça très tôt.

Donc l'orgasme, il me semble que dans cet ambiance sensuelle, je l'ai découverte avec les livres... Je ne pourrais dire lesquels – dommage – mais sans doute des passages de romans, peut-être des bribes dans certains livres techniques...

En tout cas, quand j'ai découvert ça, ce fut grandiose. Je voulais toujours recommencer. C'était vraiment la découverte du corps, avant tout. Les garçons me donnaient des papillons dans le ventre depuis la petite enfance, j'en ai un souvenir très net, mais à ce moment-là, j'ai exploré mon corps, j'ai joui sans eux. Je crois que c'était très bien comme ça, que je le découvre et que je l'explore toute seule, d'abord.

Je le faisais partout, souvent. Je me vois, entendue par terre... Même en public, j'essayais de me toucher sous ma cape, ce manteau bien pratique pour la chose... Peut-être que je ne voulais pas oublier ces sensations merveilleuses.

— Le plus excitant, le plus merveilleux, c'est que la découverte de l'orgasme ne t'ait pas effrayée, que tu ais persisté pour avoir le plus grands nombres de frissons possibles. Comme tu dis : « Je voulais toujours recommencer. » Donc tu as exploré ton corps toute seule. Tes seins naissants (ou plus), tes poils, ta vulve, ton clitoris... tout ça est arrivé en même temps ? Peux-tu mettre une date, un âge la dessus. Onze-douze ans, peut-être ? Quand tu te caressais, raconte moi des anecdotes. Tu m'as dit « étendue par terre... » ? Sous ta cape (en hiver, dehors ?) Y avait-il des gens autour? Dans ton bain ? Le faisais-tu plusieurs fois par jour ? Quand tu le faisais dans le jour, cherchais-tu à être toute nue ? Dans quels endroits inhabituels t'es-tu caressée ? As-tu déjà été surprise pendant que tu le faisais ? Chantais-tu à cette époque là ? Et toutes les autres aventures excitantes, mon Amour, que tu pourras te remémorer pour éclairer ta découverte de l'orgasme et tes expériences sensuelles de pré-adolescentes.

J'espère que ces souvenirs te font des petites douceurs là où tu sais.

DEUXIÈME RÉPONSE

Mais, je réponds, avant tout, et avec plaisir, à tes petites questions :

— Non non, ça ne m'a pas effrayé du tout, l'orgasme. Au contraire, j'étais très très heureuse d'avoir découvert cette source immensément étonnante de plaisir.

Il faut dire que contrairement à ce que tu crois, je n'étais pas à l'aube de l'adolescence quand c'est arrivé. Souviens-toi qu'à l'époque, les filles de onze ou douze ans n'étaient pas aussi formées que celles d'aujourd'hui. On jouait aux *barbies,* sans plus. Les transformations vraiment apparentes ne

commençaient qu'à treize ans. Et moi, ça n'a pas commencé avant quinze ans ! Depuis mes treize ans, j'avais des tendances anorexiques, ce qui n'aidait pas à mon développement physique et occupait assez mon esprit. Je redoutais, en fait, la transformation de mon corps. J'en étais obsédée... Donc le sexe était en dormance à ce moment-là.

J'allais dans une école de fille. Heureusement, mon frère ramenait souvent des garçons à la maison. Ils n'avaient qu'un an plus jeune, ça pouvait aller. Je me souviens de l'un d'eux qui venait chez nous plus pour moi que pour mon frère. Je devinais son sexe grossir dans son pantalon. Disons que ça me faisait rêver... Il ne s'est rien passé de précis entre nous, mais je me souviens que nous étions très excités tous les deux. Il regardait mes seins. Probablement que nous ne savions pas quoi faire avec ça, au juste. C'est un peu grâce à lui que j'ai commencé à relaxer côté bouffe et différentes considérations existentielles. Mon corps commençait à s'exprimer et à changer. Il avait faim.

C'est donc au milieu de l'adolescence, avec la lecture, que j'explorais réellement ce nouveau corps. J'ai eu mon premier orgasme en revenant sans cesse sur un passage littéraire. J'ai tellement aimé ça que j'ai voulu recommencer au plus vite, de la même manière. Puis, simplement en me touchant, je me faisais d'autres orgasmes. Je devais avoir du rattrapage à faire... Ces sensations, cet état érotique dont j'avais déjà senti l'amorce en visionnant certains films, ou en regardant des reproductions de peinture dans les livres de mes parents, ou encore en feuilletant d'autres livres chez des enfants que je gardais quand ils dormaient, eh bien maintenant j'étais ébahie de savoir que ça débouchait sur quelque chose d'incontournable.

Oui, j'aimais me mettre nue le plus souvent possible. Devant un miroir ? En visite chez mes grands-parents, je m'étais allongée sur le tapis de ma chambre, sous la fenêtre. Peut-être pour mieux me voir, sous l'éclairage lunaire ! Je constatais la lubrification* de ma vulve, en même temps que sa douceur. Je me caressais en ouvrant les jambes. Je ne chantais pas encore. C'est le sexe de l'homme qui m'a entraînée involontairement à le faire... Mais déjà, j'essayais de ne pas jouir trop vite. J'étirais au maximum mon plaisir. Je dosais mes caresses.

> * À ce propos, quelques années plus tôt, j'avais touché à la vulve de mon amie : elle était toute mouillée, comme la mienne. Ça m'avait fait un effet bœuf ! Je sens encore son clitoris très rond, tout gonflé. J'ai l'image d'une bille qui roulait ! Je crois qu'on a eu peur de se faire découvrir. On a dû arrêter rapidement. Cette amie n'était qu'en visite, elle habitait loin. Dommage !

Une main balladeuse sous la cape, ça c'était dans un magasin. Je n'avais pas froid. Au contraire. J'avais des pulsions, et donc, en me touchant discrètement, ça me faisait patienter. J'avais hâte de me faire jouir. Le fait de me toucher en public, l'air de rien, j'adorais ça. Personne ne le savait. Sauf moi. C'était mon secret. Et puis, c'était meilleur, après.

Oui, je le faisais plusieurs fois par jour. L'envie me revenait souvent. J'étais insatiable. J'appris donc à fantasmer. Je m'imaginais toutes sortes d'histoires, toutes sortes de scènes avec des filles, avec des garçons. Tu sais, ça me revient, au primaire, disons vers neuf ans, je trippais secrètement sur une fille. Elle m'excitait beaucoup. Elle faisait un peu garçon. J'ai un souvenir très net de son visage. Une brunette aux cheveux assez courts. Cette fille formait d'ailleurs « un couple ». C'était « connu ». C'était rare. J'ai dû rêver à elle, à son sexe, une nuit. Je me sentais toute drôle, à partir de ce moment-là.

LES SEPT JOURS DE LA SEMAINE

TEXTE INACHEVÉ

LUNDI

Anna est une amoureuse enthousiaste, qui a toujours envie de s'assurer des plaisirs les plus forts. Dès que ses obligations quotidiennes sont remplies, elle cherche la détente et laisse aller son imagination. En été, elle aime s'asseoir dehors et, presque nue, boire un verre de vin frais en attendant Jean-Louis, son compagnon, son chéri, son amant, son amoureux, son ami, son Loup... Alors, elle rêve doucement, fait des projets, planifie des achats ou des sorties, établit des menus plus appétissants les uns que les autres. Elle n'est jamais désœuvrée. Quand il s'agit des choses du sexe, elle a des idées pas piquées des vers qu'elle transforme sans pudeur d'abord en fantasme, puis en action.

Il fait très chaud, aujourd'hui, trop chaud pour s'étendre sur la terrasse, malgré toutes les plantes et les arbustes qui apportent une certaine fraîcheur. Et puis, elle est fébrile ; Anna reconnaît la Louve en elle, et perçoit dans son corps les signes d'un besoin pressant qu'elle sait inutile de contrarier, dont il vaut mieux profiter. Dans la cuisine, elle remplit le seau à glace et y cale une bouteille de vin. Elle tente de se désaltérer en lampant un premier verre. Elle fait les cent pas dans le salon, dans le couloir d'entrée... Elle décide de changer ses vêtements en pour prendre des plus légers, mais ne se rend pas dans leur chambre. Elle se déshabille sur place, lentement, pliant chaque morceau avec attention et le déposant sur le dossier d'un fauteuil. Le torse nu, elle caresse ses seins à deux mains et les palpe ; elle tiraille ses mamelons et les voit durcir ; elle glisse le verre de vin très frais sur ses pointes... un frisson lui parcourt le dos. Inclinant la tête, elle se prend dans ses bras comme si elle l'appuyait sur l'épaule de son Loup.

Une autre gorgée de vin lui fait du bien, la rafraîchit pendant quelques secondes, puis la réchauffe intérieurement. La chaleur qui l'envahit, elle la reconnaîtrait entre mille ! Son dandinement, et les pressions qu'elle se fait tantôt sur un meuble, tantôt dans l'encadrement d'une porte, tantôt avec le dos de ses mains, révèle la nature du besoin qui a envahit son corps.

Elle se parle à elle-même, à haute voix, en continuant de se dévêtir. Elle s'adresse à son Jean-Louis : « J'ai envie de toi ; j'ai envie de te faire une proposition que tu ne pourras pas me refuser ; je veux te surprendre, que tu bandes dès que tu me verras... »

Sa jupe tombe, ses souliers sautent et elle retire ses bas... Elle les dispose soigneusement comme ses autres vêtements et range ses chaussures à côté du fauteuil ; elle ne porte plus que sa « petite » culotte blanche, presque transparente – autant dire rien – qui dessine les creux et les pleins de ses fesses et de son sexe de si près qu'elle semble nue. Dans l'état de stimulation où elle se trouve, des signes avant-coureurs apparaissent.

Ce n'est pas vraiment ce qu'elle veut dire à Jean-Louis. Elle cherche à exprimer le désir fort qui la traverse et souhaite que la manière de le dire emporte sur le champ l'adhésion de son Loup. En attendant son arrivée, elle tente d'autres phrases : « J'étais si impatiente de te voir. J'imaginais tes mains en train de me palper. Tu découvrais mon sexe ouvert et humide... »

Par la double porte-fenêtre qui donne sur de la terrasse, impatiente, elle regarde le temps passer. Elle promène un doigt sur la ligne médiane de son sexe et constate que l'ouverture humide de sa vulve est palpable, mesurable, comme si elle n'était pas recouverte d'un petit bout de tissu. Elle ne poursuit pas dans cette veine, parce qu'elle irait trop vite et trop loin.

Elle place ses mains sur ses fesses et, irrésistiblement, elle les manipule comme son Loup aime le faire si souvent : elle les presse, les écarte, les soulève, les malaxe... elle aime surtout les ouvrir... parce qu'en les ouvrant, elle se montre. Par une sorte de défi sans conséquences, elle se place dos aux fenêtres, se penche, ouvre ses fesses et montre son cul à l'univers, les presse et les ouvre plusieurs fois, trouvant un vrai plaisir à s'exposer. L'imagination fertile de la Louve ne peut s'empêcher de croire que quelques hommes, sirotant un verre sur une autre terrasse, attendaient sa prestation. À leurs applaudissements, elle est heureuse car, pour Anna, se montrer, c'est se donner. En montrant son petit trou plissé à son amoureux, elle ne peut pas lui en montrer plus. Elle lui donne l'ultime entrée de son corps. Le plus caché de ses orifices, en réalité, elle ne l'a dévoilé qu'à lui seul et lui seul l'a utilisé. Son cul, c'est quelque chose de sérieux, d'émouvant, pense-t-elle.

« elle les presse, les écarte, les soulève, les malaxe... »

Anna maintient ses mains à demi appuyées sur ses hanches et sur ses fesses et marche dans l'appartement. Elle songe à tous les lieux publics (autobus, ascenseurs, magasins, stationnements, supermarchés... où son amoureux a caressé son derrière et souvent sa vulve, plusieurs fois à sa demande, d'autres fois spontanément, de manière inattendue, pour transgresser la banale politesse ambiante. Chez eux, elle ne porte pas trop d'attention à ces pressions manuelles, parce que Jean-Louis, la plupart du temps, presse ses fesses quand elle est dans ses bras, quand sa verge bandée l'attire, elle, et lui fait plus d'effets que la manipulation de son derrière...

Elle a hâte de le voir revenir de sa réunion. La voilà dans l'entrée, prête à ouvrir la porte. Le mur recouvert d'un grand miroir l'incite à poursuivre l'examen de ses fesses. Tout compte fait, elle décrète qu'elles sont plutôt attirantes, plutôt inspirantes. Elles sont fermes... elles se tiennent hautes... La Louve enlève sa culotte humide et la suspend à la poignée de la porte, inconscient signe de piste. Elle trouve ses fesses bien tentantes. Si elle pouvait se mettre à la place de Jean-Louis, elle les couvrirait de suçons et les lécherais sans retenue. Ainsi exposée, elle comprend comment leur ouverture est un incontournable attrait pour son chéri. Elle presse la pulpe de son majeur sur son anus et se sent, d'un coup, très érotisée. Elle constate une coulée discrète le long de sa cuisse. Se laisserait-elle tenter par une langue à cet endroit là ? Oui ! Oh oui ! Plusieurs fois, pense-t-elle, même si c'est le seul endroit où des attouchements l'intimide encore, quand son Loup entreprend de la stimuler et de la mouiller de ce côté. Pourtant, elle est très propre et ne devrait ressentir aucune gêne... À moins qu'ainsi elle se sente trop soumise ? À moins qu'elle ne conserve cette gêne pour augmenter son plaisir ? « Mon amour, vient me lécher le cul, comme tu sais si bien le faire... Mon amour, mes fesses sont ouvertes pour toi à jamais... », ajoute-t-elle à sa panoplie de phrases invitantes.

Elle revient vers la pièce centrale et remplit son verre de vin. Elle pense que leur appartement, avec des miroirs partout pour multiplier l'espace, c'est son idée, et que c'est bien commode pour une personne comme elle, qui aime autant regarder que se faire regarder, qui s'excite autant à se voir qu'à se montrer. Justement, comment va-t-elle se montrer à son Loup pour le faire craquer ? Qu'elle pose lui sera fatale ?

Dans leur chambre, plantée nue devant une autre glace, Anna se regarde. Elle joue à la femme fatale, mettant en valeur ses attraits irrésistibles. Elle se déhanche, ébouriffe ses cheveux avec ses mains ; sa bouche pratique des moues sensuelles ; elle propose ses seins à la glace et tire la langue ; elle se tourne, se penche et se relève. « Quel aspect de mon corps est-il le plus séduisant », se demande-t-elle ?

Anna s'assoit au pied du lit, écarte un peu les jambes et imagine son Loup en train de la lécher, partout ! Elle se voit se laissant tomber sur le dos, les jambes relevées et ouvertes, le sexe béant dans lequel la langue de Jean-Louis plonge et va se perdre... Dans cette position si merveilleusement impudique, pendant qu'elle lance des onomatopées pour l'encourager, les jus de son sexe déborde de sa vulve. Ses cuisses sont humides et, surtout, son petit orifice est tout luisant du produit de son excitation...

Assise au pied du lit, le regard figé sur son sexe fiévreux qu'elle aperçoit dans la grande glace, elle semble un peu absente. Son esprit est disposé aux emportements les plus formidables, son désir est exacerbé, sa sensualité est à son comble et son sexe, tellement gonflé – cela l'étonne toujours – son sexe est ouvert et coule et montre son impatience, comme chaque fois qu'il s'attend à un événement... Mais Anna est seule, elle l'attend, il n'est pas encore là.

Depuis qu'elle a retiré ses vêtements, elle a l'impression d'avoir encore plus chaud. Elle feint d'oublier que tout ce qui lui est passé par la tête et par les sens, et les gestes qu'elle a posés depuis un moment déjà, contribuent à la température élevée de son corps. Elle fait démarrer le ventilateur. Quelques instants plus tard, des gouttes de sueur, coulant sur sa peau rafraîchie en surface, la font tressaillir.

Elle se regarde, jambes ouvertes... elle l'attend. Elle joue avec ses petits seins, étirant plusieurs fois ses mamelons... elle l'attend. Debout, elle se regarde de dos, écartant encore ses fesses, comme si elle devait s'assurer que rien n'a changé... elle l'attend. Elle prend des poses et fait des gestes qui, d'habitude, font raidir la queue du Loup ; elle se demande, en l'attendant, lequel sera le plus approprié.

Finalement, Anna ne se rhabille pas, mais elle enfile ses bottillons de cuir fin. Ce sera la seule pièce de vêtement qu'elle portera pour l'accueillir. Les talons de sa chaussure lui donnent quelques centimètres et allongent ses jambes déjà élégantes. Elle aime se voir bottée et nue. « J'ai hâte de voir sa réaction... J'aime tellement quand il chavire ! », se dit-elle.

Même si elle n'a pas trouvé la phrase qu'elle cherche, Anna se sent vraiment en pleine possession de ses moyens de séduction, vraiment excitante. Elle ne veut rien laisser au hasard. Elle dépose quelques gouttes de parfum à des endroits stratégiques de son corps, car son homme apprécie le mélange de ses effluves-là à celles de ses odeurs intimes.

Sans s'en rendre compte, elle se trouve en train d'essayer des poses, de faire une répétition des scènes qu'elle pourrait proposer à son homme. Appuyée sur le lit ou montée dessus à quatre pattes, accroupie au pied ou à plat ventre et jambes ouvertes dans l'angle, se frottant aux oreillers superposés comme si elle s'appuyait aux hanches, aux épaules ou aux cuisses de celui qu'elle attend, elle roule sur elle-même et son corps semble devenir une boule d'exaltation, de sensations en folie. Elle veut s'assurer de toujours pouvoir se regarder ; elle veut s'assurer de la mise en valeur de ses hanches, de la courbure de son dos, de l'offrande de son sexe ou de l'ouverture de ses jambes.

Anna se rassoit au pied du lit. Que veut-elle vraiment ? Son attitude ne doit-elle pas suggérer à son amour seulement ce qu'elle désire vraiment ? Et ne doit-elle pas être disponible sans restriction, sans arrière-pensée, pour donner comme il se doit et recevoir tout ce qu'elle peut ? Et s'il arrivait maintenant ?

Moment de panique, sursaut de planification. Dans la cuisine, elle s'assure qu'une autre bouteille de vin soit au frais et renouvelle les glaçons dans le seau ; elle transporte le seau et deux verres propres dans la chambre. Elle arrête le ventilateur qui ne donne pas grand-chose, puisque la fraîcheur dans la pièce vient surtout des rideaux demeurés clos depuis le matin. Elle allume des bougies et une lampe sur pied assez éloignée du lit. Dans son choix d'œuvres musicales prévues « pour la chambre », elle choisit des musiques sensuelles, entêtantes, un brin répétitives.

Elle retourne dans la cuisine pour boire de l'eau, plus désaltérante que le vin. La Louve mouille ses doigts dans sa bouche, puis humecte son clitoris. Le chaud-froid provoque un regain de stimulation. Elle ferme les yeux et imagine son Loup remplir sa bouche de vin, puis vider sa bouche dans son sexe. Elle suit des yeux la langue pointée et les grosses léchées et aime son Loup qui, à nouveau, bois le vin, mêlé cette fois à ses jus sexués.

Anna n'est pas prête, mais elle est de plus en plus excitée. Elle se demande : « Vais-je tenir jusqu'à ce qu'il arrive ? »

Dans la chambre, elle prend, dans le tiroir de la table de chevet, le pot de gelée lubrifiante et s'assure d'avoir des mouchoirs en papier à sa disposition.

Anna tente de répondre à la question qu'elle se posait plus tôt : « Qu'est-ce que je veux vraiment ? » Pour que ses jambes puissent être très ouvertes et que ses chaussures demeurent hors du lit, et pour que son cul soit accessible et bien visible, elle s'installe à quatre pattes dans un angle du lit. « C'est ainsi que je veux qu'il me voit, qu'il me découvre. Je veux que sa première image soit celle-là : mon offrande intime. »

La Louve s'appuie sur un avant-bras. De sa main libre elle prend un peu de gelée et, passant son bras derrière son dos, elle enduit largement son anus. Elle ferme les yeux, elle se concentre, elle pousse délicatement pour ouvrir son orifice, son index pénètre facilement et elle commence à le faire entrer et sortir en produisant des hannn. Anna travaille son beau cul méthodiquement et ne remarque pas l'arrivée de Jean-Louis. Hannn. Elle applique un peu plus de gelée, surtout sur ses doigts, index et majeur, et les faits pénétrer tous les deux. Hannn, hannn.

Jean-Louis trouve la culotte humide sur la poignée de la porte. Il en respire les effluves et reconnaît sans difficulté les odeurs de sa Louve ; dès lors, il devine qu'il doit être prêt à tout. Il se dirige vers le salon et, à la vue des vêtements d'Anna, il se débarrasse des siens et les dépose à côté de ceux de sa compagne. Flambant nu, il bande très vite, car il devine que les prochaines minutes sinon les prochaines heures vont être envoûtantes ; il respire encore la culotte (ses odeurs femelles le rendent littéralement fou) : il bande très fort.

En approchant de la chambre, il perçoit des mouvements et des paroles ; il s'avance discrètement, un peu inquiet. Anna parle toute seule, mais elle s'adresse à lui. Sait-elle qu'il est là ? Non, elle ne serait pas aussi « naturelle », pas aussi emportée. Ce qu'il entend, c'est un langage intérieur qui s'extériorise :

« Vois comme je suis mouillée... comme je suis ouverte... mon chéri... comment tous mes orifices sont disponibles pour toi... » Hannn, hannn. « Il est beau, mon cul, mon amour... il est à ton goût, n'est-ce pas ? Je l'ai lubrifié... je l'ai pratiqué avec mes doigts... pour qu'il soit détendu... prêt à recevoir ta queue... » Hannn, hannn. « Vois comme je me tortille le cul, mon Loup... j'attends ta grosse verge... j'attend les mouvements qui vont me réchauffer jusqu'au cerveau... » Hannn. « Quand je pense que tu vas éjaculer... dans mon joli... petit trou... me remplir... le cul de ta crème... j'ai hâte... » Hannn.

Pendant qu'il admirait la gestuelle d'Anna et qu'il se délectait de ses propos emportés, Jean-Louis profitait du spectacle et se masturbait intensément. Les seules paroles de sa compagne aurait suffit à le faire jouir. Il voulait, dans le cul de sa belle, éjaculer rapidement – pour le plaisir – mais, surtout, pour ne pas trop prolonger les frottements dans cet espace étroit.

« J'ai hâte... j'ai hâte d'être pleine... de ton sperme... prends-moi, mon Loup... botte-moi le cul... encule-moi... mon Loup... enc... » Hannnnnnn, hannn !

En moins de trois secondes, Jean-Louis prend doucement mais fermement la main de la Louve et retire les doigts de son anus ; avec sa queue, dans le même temps, il remplit l'espace ouvert pour répondre à ses appels. Anna crie ! La sortie rapide de ses doigts a provoquée une impression de brûlure et l'introduction de la queue, d'un seul trait, un élargissement réel de son sphincter. Anna crie ! L'effet de surprise ne lui a pas été tout à fait agréable. Si l'intention de Loup était belle, c'était sans tenir compte de la bulle dans laquelle se trouvait Anna, qui avait littéralement perdu contact avec son environnement, et qui s'en allait jouir toute seule de ses doigts et de l'état d'ivresse dans lequel elle s'était mise, à force de prononcer des mots et de s'auto-décrire l'introduction tant attendue dans son beau derrière. Trop excité par ce qu'il voyait, le Loup a manqué d'attention. Il aurait dû laisser aller la Louve jusqu'au bout de son embrasement. C'est un miracle qu'elle n'ait pas complètement décrochée, invoquant la fin du monde, imaginant, pendant un quart de secondes, un viol... Allez savoir ! Passé cet instant, pour elle, puisqu'elle n'attendait que la verge de Jean-Louis, il ne pouvait pas être question qu'il s'agisse d'autre chose.

« avec sa queue, dans le même temps, il remplit l'espace ouvert... »

Le Loup s'est mis à ses mouvements et Anna s'est laissée emporter. Après le choc de l'introduction, le plaisir qu'elle avait elle-même fait monter est revenu rapidement. Tous deux se sont lancés à la conquête du plaisir et ils comptent bien y arriver sans tarder. Anna consacre deux doigts à son clitoris qu'elle pétrit sans relâche. Elle recommence à s'exprimer à haute voix par des hannn et elle dicte à son Loup son désir le plus urgent : « Coule... coule dans mon cul, hunnnn, chérie, vient... » L'appel sert de déclencheur ; la montée de sperme, dans la queue de Jean-Louis, atteint un point de non retour ; il dit : « J'arrive. Je... je vais te remplir de crème... » Ces mots-là, à leur tour, font partir la Louve en orbite. Les voilà tous deux en transe, ahanant de plaisir, ne rechignant pas sur les sons qu'ils peuvent émettre pour manifester leur contentement, cherchant à prolonger ce plaisir, s'encourageant, soulignant l'intensité des sensations qu'ils se donnent, toujours imprévisibles, variant d'une fois à l'autre.

Anna et Jean-Louis se sont étendus sur le côté, l'un dans l'autre, veillant à ne pas se déconnecter, se reposant de leur effort. La verge du Loup est restée à débander dans le cul de la Louve, laissant ses muscles décider de la vitesse d'expulsion. Plus tard, le Loup est allé se laver, puis, de retour avec ce qu'il fallait, il a lavé avec délicatesse et minutie le beau petit cul de sa compagne. Ensuite, avec sa bouche, avec sa langue chaude, il lui a fait des douceurs, au même endroit, pour la remercier de son offrande amoureuse.

2-11 juin 2008.

MARDI

Dans le sexe d'Anna...

MERCREDI

Dans la bouche d'Anna...

JEUDI

Dans le cul de Jean-Louis...

VENDREDI

Dans la bouche de Jean-Louis...

«Il a un talent particulier pour me faire pisser dans sa bouche, quasi instantanément. Il sait où déposer sa langue pour provoquer des écoulements, il sait tellement bien comment la bouger tout doucement. »

SAMEDI

Dans leurs mains...

DIMANCHE

Anna et Jean-Louis ont eus, ce dimanche, une petite idée ! S'ils invitaient Claire... Elle a semblé montrer des dispositions à participer à des « ouvrages collectifs » ; c'est à tout le moins ce qu'a perçu Anna dans ses conversations avec son amie ; elles avaient même évoquées, tout en riant, qu'elles pourraient mutuellement se caresser là où cela compte ! Ils pourraient la mettre à contribution et, dans un premier temps, lui laisser leurs corps pour voir comment elle pourrait s'en jouer...

AMORCES, MIETTES...

Homme assis ou femme assise et une femme debout appuyée sur l'épaule de la personne assise. Pression, frottement, plaisir...

• • •

Plutôt exhibitionniste, Anna profite de chaque occasion pour se montrer, surtout aux hommes, mais elle est aussi très flattée quand une femme la complimente ou, mieux, lui fait des avances. Alors, elle jubile (et elle cède).

Il lui est arrivé de s'exposer au regard de quelques mâles – simultanément. Certains ont eus de grosses chaleurs, mais Anna n'a pas voulu qu'ils se sentent mal ; elle a satisfait les érections de chacun de manière à ce qu'ils puissent rentrer chez eux l'esprit en paix.

• • •

Relation téléphonique (tous les fantasmes, non agit, juste racontés) et auto-caresse...

• • •

Madame Fong (spectacle pour amateurs avertis – exhibitionnisme sophistiqué – retrouver les brouillons).

• • •

TEXTE INACHEVÉ – ÉLÉMENTS D'UN PORTRAIT

... Marie-Claire a consenti à venir jouer avec Anna et Jean-Louis. Il a été convenu entre Anna et son Loup que c'est elle qui « réchaufferait » Marie-Claire pour sa première expérience. Celle-ci se dit prête, mais demeure craintive malgré sa grande curiosité.

Anna est fébrile. Elle a eu des conversations sexuées avec MC, mais jamais elle ne se sont touchées « en profondeur ». Elle a hâte de découvrir les qualités de son amie, ses formes, son humidité et tout ce qui gonfle et tout ce qui bande dans son corps, l'érection de ses mamelons, les muscles de ses jambes, la forme et les plis de son sexe et l'émergence de son clitoris... Elle a grande envie de sentir sa chair et de caresser tout ce qui est souple : sa taille, ses cuisses, son cou... Et de jouer dans sa chevelure ébouriffée avant de défrisotter les poils de son pubis. Mais, d'abord, elle veut embrasser Marie-Claire comme une amoureuse, avec sa bouche, dans sa bouche, avec sa langue – qui ferait alors la connaissance de la langue de cette intrigante rousse, à la fois timide et effrontée. Effrontée, car, dans sa conversation au moins, MC n'a jamais semblé rebuté par aucun mot ni choqué par aucune idée – dans le domaine qui nous occupe.

Le consentement – dont les limites, s'il y en a, sont imprécises – qui accompagne la participation de MC aux jeux d'Anna et de Jean-Louis, fait frémir en particulier Anna qui espère y découvrir des plaisirs intenses et des excitants sexuels dédoublés. En fermant les yeux, elle imagine un corps, celui de son amie, dans les poses les plus extravagantes, lançant des invitations audacieuses, poussant à des actions sexuelles collectives inattendues. Le faux rêve d'Anna est d'autant plus prenant qu'il s'oppose en tout à ce qu'elle-même connaît de la personnalité réservée de MC et de ses attitudes anglaises, un peu pincées.

D'où « le sel et le poivre » qui assaisonnent les projections érotiques d'Anna, qui n'ont rien d'un contexte naïf ni d'un conte de fées !

Si elle avait su détecter l'ouverture d'esprit de MC, sinon celle de ses cuisses et de ses fesses, – ce qu'elle sait aujourd'hui, – Anna aurait été bien plus aventureuse dans ses conversations anciennes avec Marie-Claire. Elle lui aurait fait savoir depuis lurette qu'elles auraient pu toutes les deux user de leurs odeurs intimes et de leurs roses caresses pour trouver des sensations fortes, qu'elles auraient pu récolter au bout de leurs doigts comme au bout de leurs langues dans les creux humides et si chauds entre leurs cuisses si joliment limpides et claires.

Depuis longtemps, Anna aurait pu « déplier les plis spectaculaires » de la vulve de son amie et les aurait souvent mouillé de sa langue baveuse. Et l'intime amie, d'abord avec certaines hésitations dues à son inexpérience, aurait appris à tirer des chairs lisses d'Anna et de ses lèvres discrètes des orgasmes chantant et se serait rafraîchi aux jets éjaculés du sexe de son initiatrice.

Il ne serait pas déplacé d'affirmer que le fantasme inavoué d'Anna serait de faire de Marie-Claire son objet de plaisir personnel. De l'initier, de la « mettre à sa main », dans tous les sens du terme, de la faire jouir et d'en jouir, de la dominer, de l'exhiber,

de la « prêter » à Jean-Louis pour qu'il la comble autrement et qu'elle devienne dépendante de leurs caresses. Sans trop y penser, Anna aimerait être la proxénète de MC. La voir jouir des caresses d'une autre personne lui donnerait probablement d'aussi grands orgasmes que si c'était MC elle-même qui la léchait jusqu'à la mort.

Marie-Claire est sensiblement de la taille d'Anna, sans que sa masse corporelle soit répartie de la même manière. Elle a un peu plus de seins, un peu moins de fesses. Elle a des jambes plus musclées. Dans l'ensemble, elle a le corps d'une nymphe. Son teint est clair. Elle est blanche et rose !

Son visage est joli ; elle est tachetée et frisottée ; sa chevelure électrique lui donne un air rebelle, mais ce n'est qu'une illusion ; elle est expressive ; elle rosit quand elle est excitée – mais de quelle excitation s'agit-il ? ; elle est « mignonne » : elle fait « jeune fille de bonne famille » ! Mais qu'en sera-t-il du comportement de sa bouche, de ses lèvres, de sa langue dans les moments qui comptent ? Anna n'arrive pas à deviner quelle réalité sortira de ce corps. Avant que cela ne parvienne à ses yeux, Anna anticipe le mouvement des hanches de MC installées sur la queue de Jean-Louis. J'en attends de la beauté, pense Anna, et une sensualité exacerbée.

MC a des seins « magnifiques », dit Anna. Pas trop gros, facile à tenir dans les mains. Ses mamelons incarnats, d'un rouge clair et vif, pointent. Justement, le 15 mars 2008, Anna ne pense plus qu'à cela, lui caresser les seins. Poser le geste est d'autant plus excitant que MC aime qu'Anna les lui prenne longuement. Mais a-t-elle demandé à son amie de les lui prendre et de les presser tendrement ou d'en pincer les mamelons ? Rien n'est moins sûr, étant entendu que l'inspiration du moment a toute son importance. Anna raconte simplement : « Je lui ai sucé les mamelons avec beaucoup d'attention et de méthode pendant que je pressais ses seins ; j'ai pris beaucoup de temps... et MC a semblé heureuse du travail de ma bouche. »

Dès quelle se trouve nue, Marie-Claire se masturbe – un peu distraitement – comme si elle se disait : ma main – là – est aussi bien de servir à quelque chose. Ce naturel étonnant et ces caresses désinvoltes ne peuvent pas avoir d'intensité et ne peuvent pas mener bien loin. Elle ferait du spectacle de sa masturbation, de l'ouverture de sa vulve, du décapuchonnage de son clitoris, de ses doigts mouillés... un excitant pour les autres que se montrer ainsi pourrait avoir de l'intérêt et même de gros effets. Mais, il y a quelque chose de figé dans le mouvement de ses doigts, même quand elle joue à l'acrobate et qu'elle décompose son corps en formes supposées excitantes.

Elle pourrait dire à Anna : « Ma chérie, vient entre mes cuisses... » – et ces quelques mots seraient autrement plus érotiques que le marathon de frottements qu'entreprend MC chaque fois que sa fourrure rousse émerge de sa culotte blanche.

Marie-Claire semble incapable d'aller au delà des agasseries... Ou bien MC – comme on l'entend – est une rousse et toutes les rousses sont un peu fêlées ?

TEXTES COURTS

Je ne vois pas d'autres endroits que ta bouche pour jouir... Et je ne vois rien de plus amoureux que tes lèvres qui prennent grand soin de mon gland et de toute ma queue... En mode symbolique, ce n'est pas tant la jouissance que la nourriture qui est importante. Quand tu m'avales, je te fais un don. Je te donne ma moelle, je te donne ma vie. Et toi tu me prends comme une source qui alimente. Tu prends ton injection, ta force dans ma queue, dans notre branchement. De même tu mouilles ma bouche assoiffée. Je ne vois pas d'autres lieux que ta vulve pour boire à la santé de notre désir, à celle de notre amour. Nous échangeons des fluides, nous vivons de nos échanges. Privés, nous nous desséchons, littéralement. Je parle à tes grandes lèvres et à ton clitoris avec ma langue et avec mes propres lèvres ; j'expose mon désir, tu te laisses rapidement convaincre

Je vais ouvrir tes fesses avec mes mots et les caresser avec mes paroles, pour t'en donner des frissons... avant de m'y vautrer...

La faim fait saillir le loup du bois.

Elle retire la queue en lui disant : « Tu ne voudras sans doute pas rater une belle chance de me nourir, mon chéri ? Aujourd'hui, je vais te faire le coup de la Christine – tu te souviens d'elle ? Elle te suçais, au bureau, tous les vendredis ; elle ne demandais rien ; il lui suffisait apparemment de boire de ta crème. Tu m'avais suggéré de me cacher dans un angle et de la regarder te procurer ta détente hebdomadaire. Après qu'elle fut parti, tu m'as expliqué qu'elle exerçait sa langue sur le frein du gland, qu'à cet endroit, elle ne mettait ta queue dans sa bouche que pour la mouiller. Le bout de sa langue se mouvait rapidement juste à l'endroit le plus sensible pendant que l'une de ses mains tenait ta verge serrée et que, de l'autre, elle chatouillait tes couilles. Et ça ne mettait pas longtemps avant que tu lui donnes ton sperme. Alors, elle se redressait, te serrait la main et te disais « À lundi ».

Des mois ont passés, avant que ton insistance ne viennent à bout de ses réticences. Elle t'a finalement raconté que, la bouche tapissée de ton liquide vital, elle courrait chez elle, se dénudait et se masturbait pendant des heures en utilisant des vibrateurs et des godemichés de toutes sortes et, se faisant une fête en solitaire, enchaînait les orgasmes jusqu'à épuisement. La vulve usée, rougie, elle s'endormait souvent avec un énorme ersatz en silicone fiché entre les cuisses – et qui la réveillait, plus tard, en glissant de lui-même hors de son vagin.

Domination & autres récits,
écrits de Francis Fourier (1958-2010),
sont des textes inédits.

ISBN : 978-2-89816-181-0
© Vertiges éditeur, 2020
– 1182 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : troisième trimestre 2020

Lecturiels

www.lecturiels.org